

U d'of OTTAWA



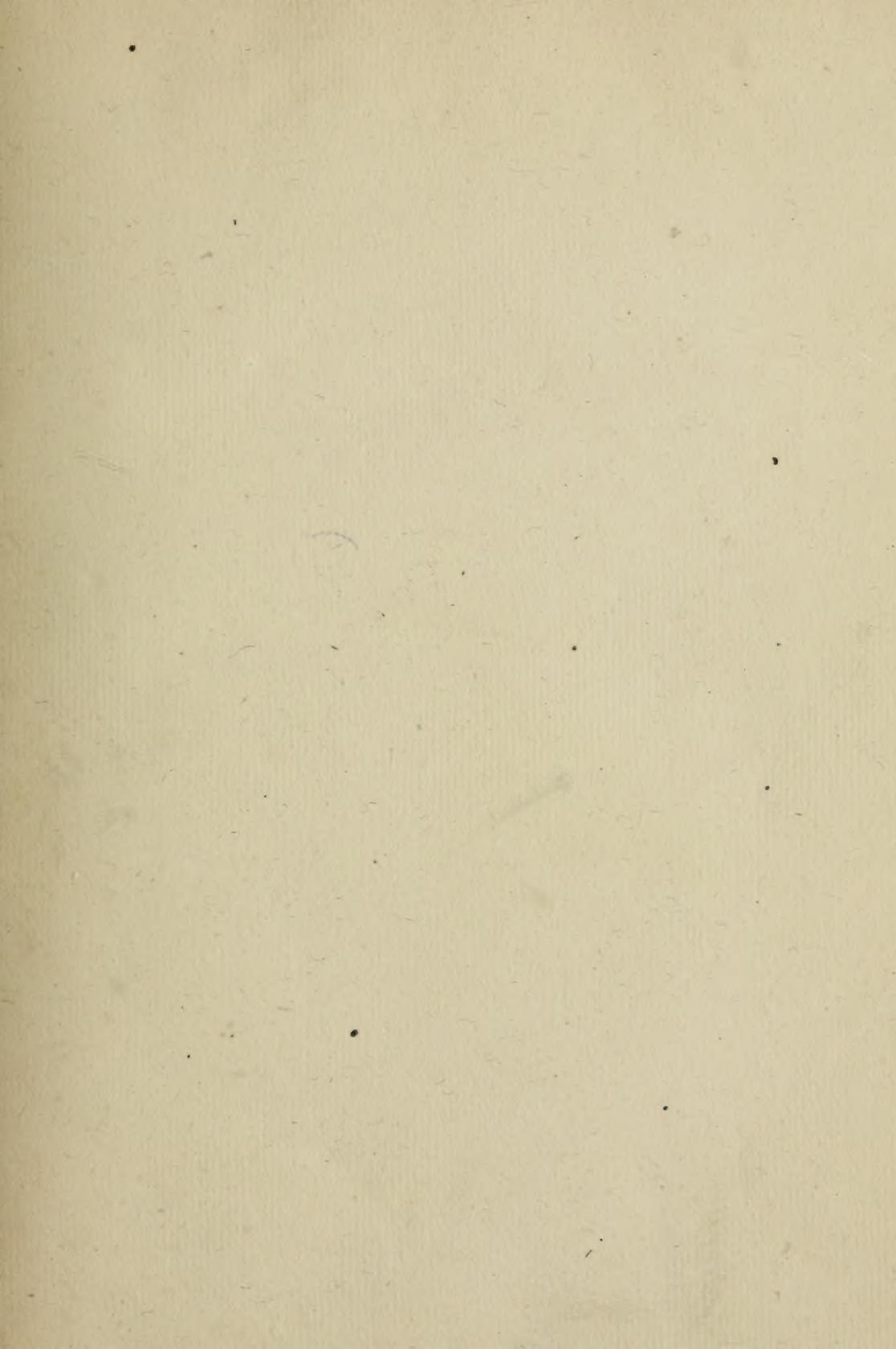
39003002649654

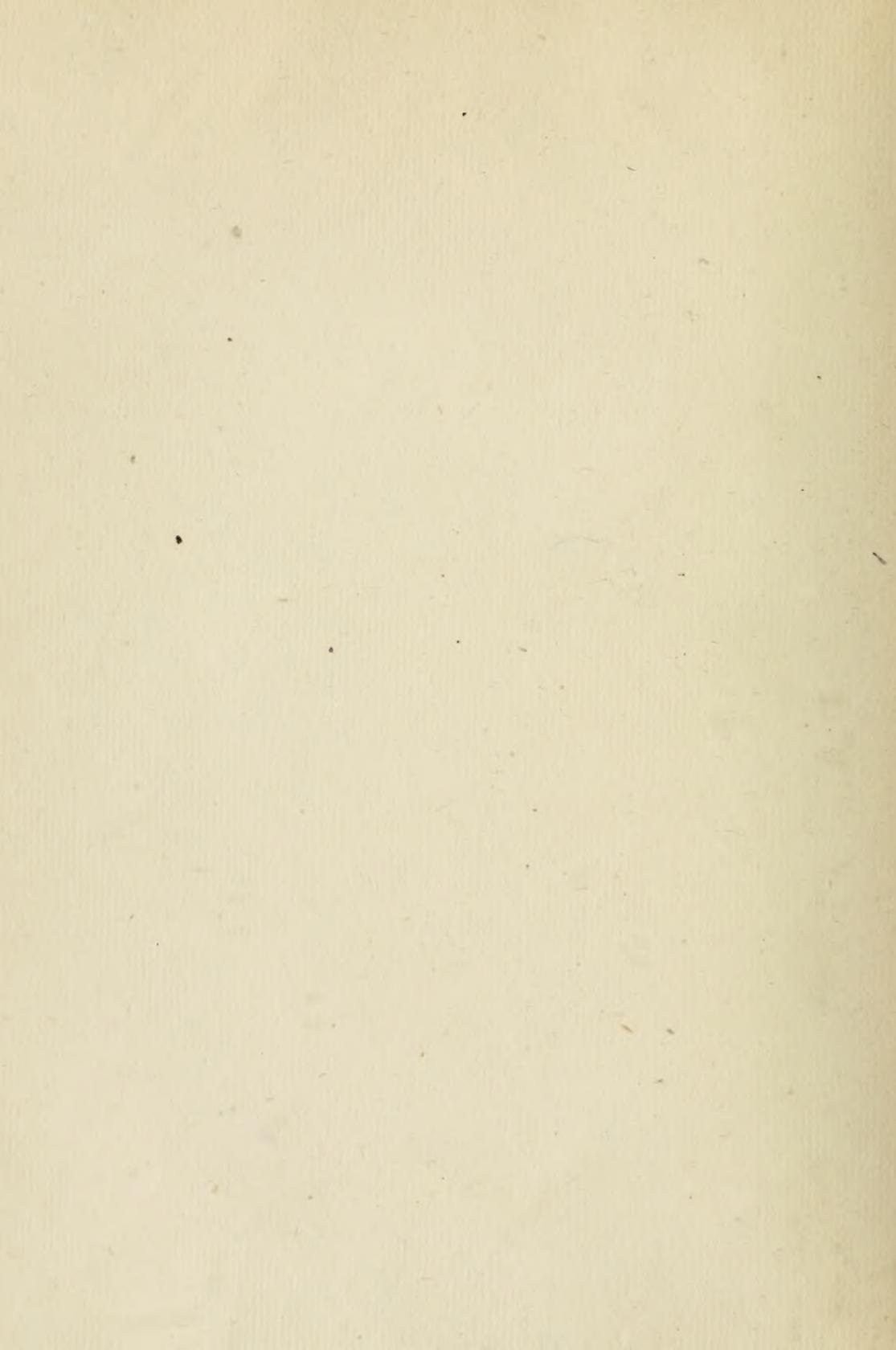


Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

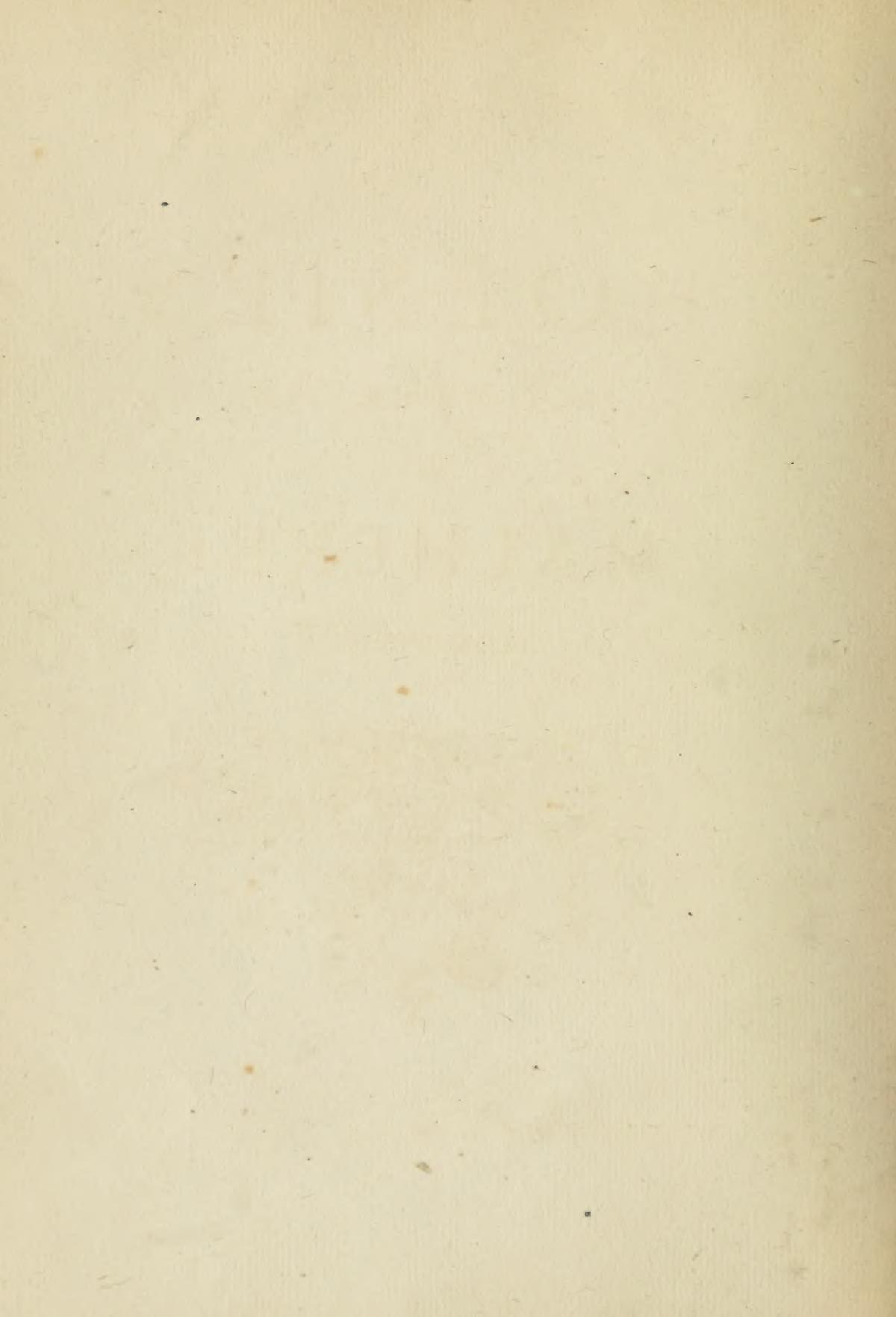












# POÉSIES

COMPLÈTES

DE

# MALHERBE

TOME PREMIER



POSTERS

MATHERS

JOHN MATHER

99

1819

AL

1922

v.1



I

LES LARMES DE SAINT PIERRE

*imitées du Tansille.*

AU ROI

1587

**C**E n'est pas en mes vers qu'une amante abusée  
Des appas enchanteurs d'un parjure Thésée,  
Après l'honneur ravi de sa pudicité,  
Laisée ingratement en un bord solitaire,  
Fait de tous les assauts que la rage peut faire  
Une fidèle preuve à l'infidélité.

Les ondes que j'épands d'une éternelle veine  
Dans un courage saint ont leur sainte fontaine;  
Où l'amour de la terre, et le soin de la chair  
Aux fragiles pensers ayant ouvert la porte,  
Une plus belle amour se rendit la plus forte,  
Et le fit repentir aussitôt que pécher.





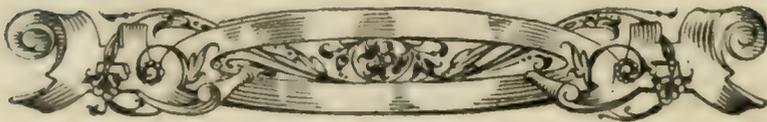
Henri, de qui les yeux et l'image sacrée  
Font un visage d'or à cette âge ferrée,  
Ne refuse à mes vœux un favorable appui ;  
Et si pour ton autel ce n'est chose assez grande,  
Pense qu'il est si grand, qu'il n'auroit point d'offrande  
S'il n'en recevoit point que d'égales à lui.

La foi qui fut au cœur d'où sortirent ces larmes,  
Est le premier essai de tes premières armes,  
Pour qui tant d'ennemis à tes pieds abattus,  
Pâles ombres d'enfer, poussière de la terre,  
Ont connu ta fortune, et que l'art de la guerre  
A moins d'enseignements que tu n'as de vertus.

• De son nom de rocher, comme d'un bon augure,  
Un éternel État l'Église se figure ;  
Et croit, par le destin de tes justes combats,  
Que ta main relevant son épaule courbée,  
Un jour, qui n'est pas loin, elle verra tombée  
La troupe qui l'assaut, et la veut mettre bas.

Mais le coq a chanté pendant que je m'arrête  
A l'ombre des lauriers qui t'embrassent la tête,  
Et la source déjà commençant à s'ouvrir  
A lâcher les ruisseaux qui font bruire leur trace,  
Entre tant de malheurs estimant une grâce,  
Qu'un Monarque si grand les regarde courir.

Ce miracle d'amour, ce courage invincible,  
Qui n'espéroit jamais une chose possible  
Que rien finit sa foi que le même trépas,  
De vaillant fait couard, de fidèle fait traître,  
Aux portes de la peur abandonne son maître,  
Et jure impudemment qu'il ne le connoît pas.





*A peine la parole avoit quitté sa bouche,  
Qu'un regret aussi prompt en son âme le touche.  
Et mesurant sa faute à la peine d'autrui,  
Voulant faire beaucoup, il ne peut davantage  
Que soupirer tout bas, et se mettre au visage  
Sur le feu de sa honte une cendre d'ennui.*

*Les arcs qui de plus près sa poitrine joignirent,  
Les traits qui plus avant dans le sein l'atteignirent,  
Ce fut quand du Sauveur il se vit regardé;  
Les yeux furent les arcs, les œillades les flèches,  
Qui percèrent son âme, et remplirent de brèches  
Le rempart qu'il avoit si lâchement gardé.*

*Cet assaut, comparable à l'éclat d'une foudre,  
Pousse et jette d'un coup ses défenses en poudre;  
Ne laissant rien chez lui, que le même penser  
D'un homme qui, tout nu de glaive et de courage,  
Voit de ses ennemis la menace et la rage,  
Qui le fer en la main le viennent offenser.*

*Ces beaux yeux souverains, qui traversent la terre  
Mieux que les yeux mortels ne traversent le verre,  
Et qui n'ont rien de clos à leur juste courroux,  
Entrent victorieux en son âme étonnée,  
Comme dans une place au pillage donnée,  
Et lui font recevoir plus de morts que de coups.*

*La mer a dans le sein moins de vagues courantes,  
Qu'il n'a dans le cerveau de formes différentes,  
Et n'a rien toutefois qui le mette en repos;  
Car aux flots de la peur sa navire qui tremble  
Ne trouve point de port, et toujours il lui semble  
Que des yeux de son maître il entend ce propos :*





« Eh bien, où maintenant est ce brave langage?  
Cette roche de foi? cet acier de courage?  
Qu'est le feu de ton zèle au besoin devenu?  
Où sont tant de serments qui juroient une fable?  
Comme tu fus menteur, suis-je pas véritable?  
Et que t'ai-je promis qui ne soit advenu?

« Toutes les cruautés de ces mains qui m'attachent,  
Le mépris effronté que ces bourreaux me crachent,  
Les preuves que je fais de leur impiété,  
Pleines également de fureur et d'ordure,  
Ne me sont une pointe aux entrailles si dure,  
Comme le souvenir de ta déloyauté.

« Je sais bien qu'au danger les autres de ma suite  
Ont eu peur de la mort, et se sont mis en fuite;  
Mais toi, que plus que tous j'aimai parfaitement,  
Pour rendre en me niant ton offense plus grande,  
Tu suis mes ennemis, t'assembles à leur bande,  
Et des maux qu'ils me font prends ton ébattement. »

Le nombre est infini des paroles empreintes  
Que regarde l'Apôtre en ces lumières saintes;  
Et celui seulement que sous une beauté  
Les feux d'un œil humain ont rendu tributaire,  
Jugera sans mentir quel effet a pu faire  
Des rayons immortels l'immortelle clarté.

Il est bien assuré que l'angoisse qu'il porte  
Ne s'emprisonne pas sous les clefs d'une porte,  
Et que de tous côtés elle suivra ses pas;  
Mais pour ce qu'il la voit dans les yeux de son maître,  
Il se veut absenter, espérant que peut-être  
Il la sentira moins en ne la voyant pas.





*La place lui déplaît, où la troupe maudite  
Son Seigneur attaché par outrage dépîte ;  
Et craint tant de tomber en un autre forfait,  
Qu'il estime déjà ses oreilles coupables  
D'entendre ce qui sort de leurs bouches damnables,  
Et ses yeux d'assister aux tourments qu'on lui fait.*

*Il part, et la douleur qui d'un morne silence  
Entre les ennemis couvroit sa violence,  
Comme il se voit dehors a si peu de combats,  
Qu'il demande tout haut que le sort favorable  
Lui fasse rencontrer un ami secourable,  
Qui touché de pitié lui donne le trépas.*

*En ce piteux état, il n'a rien de fidèle  
Que sa main, qui le guide où l'orage l'appelle ;  
Ses pieds comme sés yeux ont perdu la vigueur ;  
Il a de tout conseil son âme dépourvue,  
Et dit en soupirant que la nuit de sa vue  
Ne l'empêche pas tant que la nuit de son cœur.*

*Sa vie auparavant si chèrement gardée,  
Lui semble trop longtemps ici-bas retardée ;  
C'est elle qui le fâche, et le fait consumer ;  
Il la nomme parjure, il la nomme cruelle,  
Et toujours se plaignant que sa faute vient d'elle,  
Il n'en veut faire compte, et ne la peut aimer.*

*« Va, laisse-moi, dit-il, va, déloyale vie ;  
Si de te retenir autrefois j'eus envie,  
Et si j'ai désiré que tu fusses chez moi,  
Puisque tu m'as été si mauvaise compagne,  
Ton infidèle foi maintenant je dédaigne,  
Quitte-moi, je te prie, je ne veux plus de toi.*





« Sont-ce tes beaux desseins, mensongère et méchante,  
Qu'une seconde fois ta malice m'enchanter;  
Et que pour retarder une heure seulement  
La nuit déjà prochaine à ta courte journée,  
Je demeure en danger que l'âme, qui est née  
Pour ne mourir jamais, meure éternellement ?

« Non, ne m'abuse plus d'une lâche pensée;  
Le coup encore frais de ma chute passée  
Me doit avoir appris à me tenir debout,  
Et savoir discerner de la trêve la guerre,  
Des richesses du ciel les fanges de la terre,  
Et d'un bien qui s'envole un qui n'a point de bout.

« Si quelqu'un d'aventure en délices abonde,  
Il se perd aussitôt et déloge du monde;  
Qui te porte amitié, c'est à lui que tu nuis;  
Ceux qui te veulent mal sont ceux que tu conserves,  
Tu vas à qui te fuit, et toujours le réserves  
A souffrir en vivant davantage d'ennuis.

« On voit par ta rigueur tant de blondes jeunesse,  
Tant de riches grandeurs, tant d'heureuses vieillesse,  
En fuyant le trépas au trépas arriver;  
Et celui qui chétif aux misères succombe,  
Sans vouloir autre bien que le bien de la tombe,  
N'ayant qu'un jour à vivre, il ne peut l'achever.

« Que d'hommes fortunés en leur âge première,  
Trompés de l'inconstance à nos ans coutumière,  
Du depuis se sont vus en étrange langueur !  
Qui fussent morts contents, si le ciel amiable  
Ne les abusant pas en son sein variable,  
Au temps de leur repos eût coupé ta longueur.





« Quiconque de plaisir a son âme assourvie,  
Plein d'honneur et de bien, non sujet à l'envie,  
Sans jamais en son aise un malaise éprouver,  
S'il demande à ses jours davantage de terme,  
Que fait-il, ignorant, qu'attendre de pied ferme  
De voir à son beau temps un orage arriver ?

« Et moi, si de mes jours l'importune durée  
Ne m'eût en vieillissant la cervelle empiquée,  
Ne devois-je être sage, et me ressouvenir  
D'avoir vu la lumière aux aveugles rendue,  
Rebailleur aux muets la parole perdue,  
Et faire dans les corps les âmes revenir ?

« De ces faits non communs la merveille profonde,  
Qui par la main d'un seul étonnoit tout le monde,  
Et tant d'autres encor, me doivent avertir  
Que si pour leur auteur j'endurois de l'outrage,  
Le même qui les fit, en faisant davantage,  
Quand on m'offenseroit, me pouvoit garantir.

« Mais troublé par les ans, j'ai souffert que la crainte,  
Loin encore du mal, ait découvert ma feinte ;  
Et sortant promptement de mon sens et de moi,  
Ne me suis aperçu qu'un destin favorable  
M'offroit en ce danger un sujet honorable  
D'acquiescer par ma perte un triomphe à ma foi.

« Que je porte d'envie à la troupe innocente  
De ceux qui massacrés d'une main violente  
Virent dès le matin leur beau jour accourci ;  
Le fer qui les tua leur donna cette grâce,  
Que si de faire bien ils n'eurent pas l'espace,  
Ils n'eurent pas le temps de faire mal aussi.





« De ces jeunes guerriers la flotte vagabonde  
Alloit courre fortune aux orages du monde,  
Et déjà pour voguer abandonnoit le bord,  
Quand l'aguet d'un pirate arrêta leur voyage;  
Mais leur sort fut si bon, que d'un même naufrage  
Ils se virent sous l'onde, et se virent au port.

« Ce furent de beaux lis, qui mieux que la nature  
Mêlant à leur blancheur l'incarnate peinture  
Que tira de leur sein le couteau criminel,  
Devant que d'un hiver la tempête et l'orage  
A leur teint délicat pussent faire dommage,  
S'en allèrent fleurir au printemps éternel.

« Ces enfants bienheureux (créatures parfaites,  
Sans l'imperfection de leurs bouches muettes)  
Ayant Dieu dans le cœur ne le purent louer,  
Mais leur sang leur en fut un témoin véritable;  
Et moi pouvant parler, j'ai parlé, misérable,  
Pour lui faire vergogne, et le désavouer.

« Le peu qu'ils ont vécu leur fut grand avantage,  
Et le trop que je vis ne me fait que dommage.  
Cruelle occasion du souci qui me nuit!  
Quand j'avois de ma foi l'innocence première,  
Si la nuit de la mort m'eût privé de lumière,  
Je n'aurois pas la peur d'une immortelle nuit.

« Ce fut en ce troupeau que venant à la guerre  
Pour combattre l'enfer, et défendre la terre,  
Le Sauveur inconnu sa grandeur abaissa;  
Par eux il commença la première mêlée,  
Et furent eux aussi que la rage aveuglée  
Du contraire parti les premiers offensa.





« Qui voudra se vanter avec eux se compare,  
D'avoir reçu la mort par un glaive barbare,  
Et d'être allé soi-même au martyre s'offrir ;  
L'honneur leur appartient d'avoir ouvert la porte  
A quiconque osera d'une âme belle et forte  
Pour vivre dans le ciel en la terre mourir.

« O desirable fin de leurs peines passées !  
Leurs pieds qui n'ont jamais les ordures pressées,  
Un superbe plancher des étoiles se font ;  
Leur salaire payé les services précède,  
Premier que d'avoir mal ils trouvent le remède,  
Et devant le combat ont les palmes au front.

« Que d'applaudissements, de rumeur, et de presses,  
Que de feux, que de jeux, que de traits de caresses,  
Quand là-haut en ce point on les vit arriver !  
Et quel plaisir encore à leur courage tendre,  
Voyant Dieu devant eux en ses bras les attendre,  
Et pour leur faire honneur les Anges se lever !

« Et vous, femmes, trois fois, quatre fois bienheureuses,  
De ces jeunes amours les mères amoureuses,  
Que faites-vous pour eux, si vous les regrettez ?  
Vous fâchez leur repos, et vous rendez coupables,  
Ou de n'estimer pas leurs trépas honorables,  
Ou de porter envie à leurs félicités.

« Le soir fut avancé de leurs belles journées ;  
Mais qu'eussent-ils gagné par un siècle d'années ?  
Ou que leur advint-il en ce vite départ,  
Que laisser promptement une basse demeure,  
Qui n'a rien que du mal, pour avoir de bonne heure  
Aux plaisirs éternels une éternelle part ?





« Si vos yeux pénétrant jusqu'aux choses futures  
Vous pouvoient enseigner leurs belles aventures,  
Vous auriez tant de bien en si peu de malheurs,  
Que vous ne voudriez pas pour l'empire du monde  
N'avoir eu dans le sein la racine féconde  
D'où naquit entre nous ce miracle de fleurs.

« Mais moi, puisque les lois me défendent l'outrage  
Qu'entre tant de langueurs me commande la rage,  
Et qu'il ne faut soi-même éteindre son flambeau,  
Que m'est-il demeuré pour conseil et pour armes,  
Que d'écouler ma vie en un fleuve de larmes,  
Et la chassant de moi l'envoyer au tombeau?

« Je sais bien que ma langue ayant commis l'offense,  
Mon cœur incontinent en a fait pénitence.  
Mais quoi? si peu de cas ne me rend satisfait.  
Mon regret est si grand, et ma faute est si grande,  
Qu'une mer éternelle à mes yeux je demande  
Pour pleurer à jamais le péché que j'ai fait. »

Pendant que le chétif en ce point se lamente,  
S'arrache les cheveux, se bat et se tourmente,  
En tant d'extrémités cruellement réduit,  
Il chemine toujours, mais rêvant à sa peine,  
Sans donner à ses pas une règle certaine,  
Il erre vagabond où le pied le conduit.

A la fin égaré (car la nuit qui le trouble  
Par les eaux de ses pleurs son ombrage redouble),  
Soit un cas d'aventure, ou que Dieu l'ait permis,  
Il arrive au jardin, où la bouche du traître,  
Profanant d'un baiser la bouche de son maître,  
Pour en priver les bons aux méchants l'a remis.





Comme un homme dolent, que le glaive contraire  
A privé de son fils et du titre de père,  
Plaignant deçà delà son malheur advenu,  
S'il arrive en la place où s'est fait le dommage,  
L'ennui renouvelé plus rudement l'outrage  
En voyant le sujet à ses yeux revenu.

Le vieillard, qui n'attend une telle rencontre,  
Sitôt qu'au dépourvu sa fortune lui montre  
Le lieu qui fut témoin d'un si lâche méfait,  
De nouvelles fureurs se déchire et s'entame,  
Et de tous les pensers qui travaillent son âme  
L'extrême cruauté plus cruelle se fait.

Toutefois il n'a rien qu'une tristesse peinte,  
Ses ennuis sont des jeux, son angoisse une feinte,  
Son malheur un bonheur, et ses larmes un ris,  
Au prix de ce qu'il sent quand sa vue abaissée  
Remarque les endroits où la terre pressée  
A des pieds du Sauveur les vestiges écrits.

C'est alors que ses cris en tonnerre s'éclatent,  
Ses soupirs se font vents qui les chênes combattent,  
Et ses pleurs, qui tantôt descendoient mollement,  
Ressemblent un torrent qui, des hautes montagnes  
Ravageant et noyant les voisines campagnes,  
Veut que tout l'univers ne soit qu'un élément.

Il y fiche ses yeux, il les baigne, il les baise,  
Il se couche dessus, et seroit à son aise,  
S'il pouvoit avec eux à jamais s'attacher.  
Il demeure muet du respect qu'il leur porte;  
Mais enfin la douleur se rendant la plus forte,  
Lui fait encore un coup une plainte arracher.





« Pas adorés de moi, quand par accoutumance  
Je n'aurois comme j'ai de vous la connoissance,  
Tant de perfections vous découvrent assez;  
Vous avez une odeur des parfums d'Assyrie,  
Les autres ne l'ont pas, et la terre flétrie  
Est belle seulement où vous êtes passés.

« Beaux pas de ces seuls pieds que les astres connoissent,  
Comme ores à mes yeux vos marques apparoissent!  
Telle autrefois de vous la merveille me prit,  
Quand déjà demi-clos sous la vague profonde,  
Vous ayant appelés, vous affermîtes l'onde,  
Et m'assurant les pieds m'étonnâtes l'esprit.

« Mais, ô de tant de biens indigne récompense!  
O dessus les sablons inutile semence!  
Une peur, ô Seigneur! m'a séparé de toi;  
Et d'une âme semblable à la mienne parjure,  
Tous ceux qui furent tiens, s'ils ne t'ont fait injure,  
Ont laissé ta présence, et t'ont manqué de foi.

« De douze, deux fois cinq étonnés de courage,  
Par une lâche fuite évitèrent l'orage,  
Et tournèrent le dos quand tu fus assailli;  
L'autre qui fut gagné d'une sale avarice,  
Fit un prix de ta vie à l'injuste supplice,  
Et l'autre en te niant plus que tous a failli.

« C'est chose à mon esprit impossible à comprendre,  
Et nul autre que toi ne me la peut apprendre,  
Comme a pu ta bonté nos outrages souffrir.  
Et qu'attend plus de nous ta longue patience,  
Sinon qu'à l'homme ingrat la seule conscience  
Doive être le couteau qui le fasse mourir?





« Toutefois tu sais tout, tu connois qui nous sommes,  
Tu vois quelle inconstance accompagne les hommes,  
Faciles à fléchir quand il faut endurer.  
Si j'ai fait comme un homme en faisant une offense,  
Tu feras comme Dieu d'en laisser la vengeance,  
Et m'ôter un sujet de me désespérer.

« Au moins si les regrets de ma faute avenue  
M'ont de ton amitié quelque part retenue,  
Pendant que je me trouve au milieu de tes pas,  
Desireux de l'honneur d'une si belle tombe,  
Afin qu'en autre part ma dépouille ne tombe,  
Puisque ma fin est près, ne la recule pas. »

En ces propos mourants ses plaintes se meurent,  
Mais vivantes sans fin ses angoisses demeurent,  
Pour le faire en langueur à jamais consumer.  
Tandis la nuit s'en va, ses lumières s'éteignent,  
Et déjà devant lui les campagnes se peignent  
Du safran que le jour apporte de la mer.

L'Aurore d'une main, en sortant de ses portes,  
Tient un vase de fleurs languissantes et mortes ;  
Elle verse de l'autre une cruche de pleurs,  
Et d'un voile tissu de vapeur et d'orage,  
Couvrant ses cheveux d'or, découvre en son visage  
Tout ce qu'une âme sent de cruelles douleurs.

Le soleil qui dédaigne une telle carrière,  
Puisqu'il faut qu'il déloge, éloigne sa barrière ;  
Mais comme un criminel qui chemine au trépas,  
Montrant que dans le cœur ce voyage le fâche,  
Il marche lentement, et désire qu'on sache  
Que si ce n'étoit force il ne le feroit pas.





*Ses yeux par un dépit en ce monde regardent ;  
Ses chevaux tantôt vont, et tantôt se retardent,  
Eux-mêmes ignorants de la course qu'ils font ;  
Sa lumière pâlit, sa couronne se cache ;  
Aussi n'en veut-il pas, cependant qu'on attache  
A Celui qui l'a fait des épines au front.*

*Au point accoutumé les oiseaux qui sommeillent,  
Apprêtés à chanter dans les bois se réveillent ;  
Mais voyant ce matin des autres différent,  
Remplis d'étonnement ils ne daignent paroître,  
Et font, à qui les voit, ouvertement connoître  
De leur peine secrète un regret apparent.*

*Le jour est déjà grand, et la honte plus claire  
De l'apôtre ennuyé l'avertit de se taire ;  
Sa parole se lasse, et le quitte au besoin ;  
Il voit de tous côtés qu'il n'est vu de personne,  
Toutefois le remords que son âme lui donne  
Témoigne assez le mal qui n'a point de témoin.*

*Aussi l'homme qui porte une âme belle et haute,  
Quand seul en une part il a fait une faute,  
S'il n'a de jugement son esprit dépourvu,  
Il rougit de lui-même, et combien qu'il ne sentie  
Rien que le ciel présent et la terre présente,  
Pense qu'en se voyant tout le monde l'a vu.*





II

VICTOIRE DE LA CONSTANCE

1597

STANCES

**E**NFIN cette beauté m'a la place rendue  
Que d'un siège si long elle avoit défendue;  
Mes vainqueurs sont vaincus; ceux qui m'ont fait la loi  
La reçoivent de moi.

J'honore tant la palme acquise en cette guerre,  
Que si, victorieux des deux bouts de la terre,  
J'avois mille lauriers de ma gloire témoins,  
Je les priserois moins.

Au repos où je suis, tout ce qui me travaille,  
C'est la doute que j'ai qu'un malheur ne m'assaille,  
Qui me sépare d'elle, et me fasse lâcher  
Un bien que j'ai si cher.

Il n'est rien ici-bas d'éternelle durée;  
Une chose qui plaît n'est jamais assurée;  
L'épine suit la rosé, et ceux qui sont contents  
Ne le sont pas longtemps.

Et puis qui ne sait point que la mer amoureuse  
En sa bonace même est souvent dangereuse;  
Et qu'on y voit toujours quelques nouveaux rochers,  
Inconnus aux nochers?





Déjà de toutes parts tout le monde m'éclaire;  
Et bientôt les jaloux ennuyés de se taire,  
Si les vœux que je fais n'en détournent l'assaut,  
Vont médire tout haut.

Peuple qui me veux mal, et m'imputes à vice  
D'avoir été payé d'un fidèle service,  
Où trouves-tu qu'il faille avoir semé son bien,  
Et ne recueillir rien?

Voudrais-tu que ma dame, étant si bien servie,  
Refusât le plaisir où l'âge la convie,  
Et qu'elle eût des rigueurs à qui mon amitié  
Ne sût faire pitié?

Ces vieux contes d'honneur, invisibles chimères,  
Qui naissent aux cerveaux des maris et des mères,  
Étoient-ce impressions qui pussent aveugler  
Un jugement si clair?

Non, non, elle a bien fait de m'être favorable,  
Voyant mon feu si grand, et ma foi si durable,  
Et j'ai bien fait aussi d'asservir ma raison  
En si belle prison.

C'est peu d'expérience à conduire sa vie,  
De mesurer son aise au compas de l'envie,  
Et perdre ce que l'âge a de fleur et de fruit,  
Pour éviter un bruit.

De moi, que tout le monde à me nuire s'apprête,  
Le ciel à tous ses traits fasse un but de ma tête;  
Je me suis résolu d'attendre le trépas,  
Et ne la quitter pas.





*Plus j'y vois de hasard, plus j'y trouve d'amorce ;  
Où le danger est grand, c'est là que je m'efforce ;  
En un sujet aisè moins de peine apportant,  
Je ne brûle pas tant.*

*Un courage élevé toute peine surmonte ;  
Les timides conseils n'ont rien que de la honte ;  
Et le front d'un guerrier aux combats étonné  
Jamais n'est couronné.*

*Soit la fin de mes jours contrainte ou naturelle,  
S'il plaît à mes Destins que je meure pour elle,  
Amour en soit loué, je ne veux un tombeau  
Plus heureux ni plus beau.*

### III

#### DESSEIN DE QUITTER UNE DAME QUI NE LE CONTENTOIT QUE DE PROMESSE

1599

STANCES

**B**EAUTÉ, mon beau souci, de qui l'âme incertaine  
A, comme l'Océan, son flux et son reflux,  
Pensez de vous résoudre à soulager ma peine,  
Ou je me vais résoudre à ne le souffrir plus.

*Vos yeux ont des appas que j'aime et que je prise,  
Et qui peuvent beaucoup dessus ma liberté ;  
Mais pour me retenir, s'ils font cas de ma prise,  
Il leur faut de l'amour autant que de beauté.*





*Quand je pense être au point que cela s'accomplisse,  
Quelque excuse toujours en empêche l'effet ;  
C'est la toile sans fin de la femme d'Ulysse  
Dont l'ouvrage du soir au matin se défait.*

*Madame, avisez-y, vous perdez votre gloire  
De me l'avoir promis, et vous rirez de moi ;  
S'il ne vous en souvient, vous manquez de mémoire,  
Et s'il vous en souvient, vous n'avez point de foi.*

*J'avois toujours fait compte, aimant chose si haute,  
De ne m'en séparer qu'avecque le trépas ;  
S'il arrive autrement, ce sera votre faute,  
De faire des serments et ne les tenir pas.*

#### IV

### CONSOLATION A MONSIEUR DU PÉRIER, GENTILHOMME D'AIX EN PROVENCE, SUR LA MORT DE SA FILLE

1599

STANCES

**T**A douleur, Du Périer, sera donc éternelle,  
Et les tristes discours  
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle  
L'augmenteront toujours ?

*Le malheur de ta fille au tombeau descendue,  
Par un commun trépas,  
Est-ce quelque dédale, où ta raison perdue  
Ne se retrouve pas ?*





Je sais de quels appas son enfance étoit pleine,  
Et n'ai pas entrepris,  
Injurieux ami, de soulager ta peine  
Avecque son mépris.

Mais elle étoit du monde, où les plus belles choses  
Ont le pire destin ;  
Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,  
L'espace d'un matin.

Puis quand ainsi seroit, que selon ta prière  
Elle auroit obtenu  
D'avoir en cheveux blancs terminé sa carrière,  
Qu'en fût-il advenu?

Penses-tu que plus vieille en la maison céleste  
Elle eût eu plus d'accueil ?  
Ou qu'elle eût moins senti la poussière funeste,  
Et les vers du cercueil ?

Non, non, mon Du Périer, aussitôt que la Parque  
Ote l'âme du corps,  
L'âge s'évanouit au deçà de la barque,  
Et ne suit point les morts.

Tithon n'a plus les ans qui le firent cigale ;  
Et Pluton aujourd'hui,  
Sans égard du passé, les mérites égale  
D'Archémore et de lui.

Ne te lasse donc plus d'inutiles plaintes ;  
Mais sage à l'avenir,  
Aime une ombre comme ombre, et des cendres éteintes  
Éteins le souvenir.





*C'est bien, je le confesse, une juste coutume  
Que le cœur affligé,  
Par le canal des yeux vidant son amertume,  
Cherche d'être allégé.*

*Même quand il advient que la tombe sépare  
Ce que nature a joint,  
Celui qui ne s'émeut à l'âme d'un barbare,  
Ou n'en a du tout point.*

*Mais d'être inconsolable, et dedans sa mémoire  
Enfermer un ennui,  
N'est-ce pas se haïr pour acquérir la gloire  
De bien aimer autrui?*

*Priam qui vit ses fils abattus par Achille,  
Dénué de support,  
Et hors de tout espoir du salut de sa ville,  
Reçut du réconfort.*

*François, quand la Castille, inégale à ses armes,  
Lui vola son Dauphin,  
Sembla d'un si grand coup devoir jeter des larmes,  
Qui n'eussent point de fin.*

*Il les sécha pourtant, et comme un autre Alcide  
Contre fortune instruit,  
Fit qu'à ses ennemis d'un acte si perfide  
La honte fut le fruit.*

*Leur camp qui la Durance avoit presque tarie  
De bataillons épais,  
Entendant sa constance eut peur de sa furie,  
Et demanda la paix.*





*De moi, déjà deux fois d'une pareille foudre  
Je me suis vu perclus,  
Et deux fois la raison m'a si bien fait résoudre,  
Qu'il ne m'en souvient plus.*

*Non qu'il ne me soit grief que la terre possède  
Ce qui me fut si cher ;  
Mais en un accident qui n'a point de remède,  
Il n'en faut point chercher.*

*La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles ;  
On a beau la prier,  
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,  
Et nous laisse crier.*

*Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,  
Est sujet à ses lois ;  
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre  
N'en défend point nos Rois.*

*De murmurer contre elle, et perdre patience,  
Il est mal à propos :  
Vouloir ce que Dieu veut, est la seule science  
Qui nous met en repos.*

V

A LA REINE, MÈRE DU ROI, SUR SA BIENVENUE  
EN FRANCE

1601

ODE PRÉSENTÉE A SA MAJESTÉ, A AIX, L'ANNÉE 1600

**P**EUPLÉS, qu'on mette sur la tête  
Tout ce que la terre a de fleurs ;  
Peuples, que cette belle fête





*A jamais tarisse nos pleurs ;  
Qu'aux deux bouts du monde se voie  
Luire le feu de notre joie ;  
Et soient dans les coupes noyés  
Les soucis de tous ces orages,  
Que pour nos rebelles courages  
Les Dieux nous avoient envoyés.*

*A ce coup iront en fumée  
Les vœux que faisoient nos mutins,  
En leur âme encore affamée  
De massacres et de butins ;  
Nos doutes seront éclaircies ;  
Et mentiront les Prophéties  
De tous ces visages pâlis,  
Dont le vain étude s'applique  
A chercher l'an climatérique  
De l'éternelle fleur de lis.*

*Aujourd'hui nous est amenée  
Cette Princesse, que la foi  
D'Amour ensemble et d'Hyménée  
Destine au lit de notre Roi ;  
La voici, la belle Marie,  
Belle merveille d'Étrurie,  
Qui fait confesser au soleil,  
Quoi que l'âge passé raconte,  
Que du ciel, depuis qu'il y monte,  
Ne vint jamais rien de pareil.*

*Telle n'est point la Cythérée,  
Quand un nouveau feu s'allumant,  
Elle sort pompeuse et parée*





*Pour la conquête d'un amant ;  
Telle ne luit en sa carrière  
Des mois l'inégale courrière ;  
Et telle dessus l'horizon  
L'Aurore au matin ne s'étale,  
Quand les yeux mêmes de Céphale  
En feroient la comparaison.*

*Le Sceptre que porte sa race,  
Où l'heur aux mérites est joint,  
Lui met le respect en la face,  
Mais il ne l'enorgueillit point ;  
Nulle vanité ne la touche ;  
Les Grâces parlent par sa bouche ;  
Et son front, témoin assuré  
Qu'au vice elle est inaccessible,  
Ne peut que d'un cœur insensible  
Être vu sans être adoré.*

*Quantes fois, lorsque sur les ondes  
Ce nouveau miracle flottoit,  
Neptune en ses caves profondes  
Plaignit-il le feu qu'il sentoit !  
Et quantes fois en sa pensée,  
De vives atteintes blessée,  
Sans l'honneur de la royauté  
Qui lui fit celer son martyre,  
Eût-il voulu de son empire  
Faire échange à cette beauté !*

*Dix jours, ne pouvant se distraire  
Du plaisir de la regarder,  
Il a par un effort contraire*





*Essayé de la retarder ;  
Mais à la fin, soit que l'audace  
Au meilleur avis ait fait place,  
Soit qu'un autre démon plus fort  
Aux vents ait imposé silence,  
Elle est hors de sa violence,  
Et la voici dans notre port.*

*La voici, peuples, qui nous montre  
Tout ce que la gloire a de prix ;  
Les fleurs naissent à sa rencontre  
Dans les cœurs, et dans les esprits ;  
Et la présence des merveilles  
Qu'en oyoient dire nos oreilles,  
Accuse la témérité  
De ceux qui nous l'avoient décrite,  
D'avoir figuré son mérite  
Moindre que n'est la vérité.*

*O toute parfaite Princesse,  
L'étonnement de l'univers,  
Astre par qui vont avoir cesse  
Nos ténèbres et nos hivers ;  
Exemple sans autres exemples,  
Future image de nos temples,  
Quoi que notre foible pouvoir  
En votre accueil ose entreprendre,  
Peut-il espérer de vous rendre  
Ce que nous vous allons devoir ?*

*Ce sera vous qui de nos villes  
Ferez la beauté refleurir,  
Vous qui de nos haines civiles*





Ferez la racine mourir ;  
Et par vous la paix assurée  
N'aura pas la courte durée  
Qu'espèrent infidèlement,  
Non lassés de notre souffrance,  
Ces François qui n'ont de la France  
Que la langue et l'habillement.

Par vous un Dauphin nous va naître,  
Què vous-même verrez un jour  
De la terre entière le maître,  
Ou par armes ou par amour ;  
Et ne tarderont ses conquêtes,  
Dans les oracles déjà prêtes,  
Qu'autant que le premier coton,  
Qui de jeunesse est le message,  
Tardera d'être en son visage,  
Et de faire ombre à son menton.

Oh ! combien lors aura de veuves  
La gent qui porte le turban !  
Què de sang rougira les fleuves  
Qui lavent les pieds du Liban !  
Que le Bosphore en ses deux rives  
Aura de Sultanes captives !  
Et que de mères à Memphis,  
En pleurant diront la vaillance  
De son courage et de sa lance,  
Aux funérailles de leurs fils !

Cependant notre grand Alcide,  
Amolli parmi vos appas,  
Perdra la fureur qui sans bride





L'emporte à chercher le trépas ;  
Et cette valeur indomptée,  
De qui l'honneur est l'Eurysthée,  
Puisque rien n'a su l'obliger  
A ne nous donner plus d'alarmes,  
Au moins pour épargner vos larmes,  
Aura peur de nous affliger.

Si l'espoir qu'aux bouches des hommes  
Nos beaux faits seront récités,  
Est l'aiguillon par qui nous sommes  
Dans les hasards précipités ;  
Lui, de qui la gloire semée  
Par les voix de la renommée,  
En tant de parts s'est fait ouïr,  
Que tout le siècle en est un livre,  
N'est-il pas indigne de vivre,  
S'il ne vit pour se réjouir ?

Qu'il lui suffise que l'Espagne,  
Réduite par tant de combats  
A ne l'oser voir en campagne,  
A mis l'ire et les armes bas ;  
Qu'il ne provoque point l'envie  
Du mauvais sort contre sa vie ;  
Et puisque, selon son dessein,  
Il a rendu nos troubles calmes,  
S'il veut davantage de palmes,  
Qu'il les acquière en votre sein.

C'est là qu'il faut qu'à son génie,  
Seul arbitre de ses plaisirs,  
Quoi qu'il demande, il ne dénie





Rien qu'imaginent ses desirs ;  
C'est là qu'il faut que les années  
Lui coulent comme des journées,  
Et qu'il ait de quoi se vanter  
Que la douceur qui tout excède,  
N'est point ce que sert Ganimède  
A la table de Jupiter.

Mais d'aller plus à ces batailles,  
Où tonnent les foudres d'enfer,  
Et lutter contre des murailles,  
D'où pleuvent la flamme et le fer,  
Puisqu'il sait qu'en ses destinées  
Les nôtres seront terminées,  
Et qu'après lui notre discord  
N'aura plus qui dompte sa rage,  
N'est-ce pas nous rendre au naufrage  
Après nous avoir mis à bord ?

Cet Achille, de qui la pique  
Faisoit aux braves d'Ilion  
La terreur que fait en Afrique  
Aux troupeaux l'assaut d'un lion,  
Bien que sa mère eût à ses armes  
Ajouté la force des charmes,  
Quand les Destins l'eurent permis,  
N'eut-il pas sa trame coupée  
De la moins redoutable épée  
Qui fût parmi ses ennemis ?

Les Parques d'une même soie  
Ne dévident pas tous nos jours ;  
Ni toujours par semblable voie





*Ne font les planètes leur cours ;  
Quoi que promette la fortune,  
A la fin quand on l'importune,  
Ce qu'elle avoit fait prospérer  
Tombe du faite au précipice ;  
Et pour l'avoir toujours propice  
Il la faut toujours révérer.*

*Je sais bien que sa Carmagnole  
Devant lui se représentant  
Telle qu'une plaintive idole,  
Va son courroux sollicitant,  
Et l'invite à prendre pour elle  
Une légitime querelle ;  
Mais doit-il vouloir que pour lui  
Nous ayons toujours le teint blême,  
Cependant qu'il tente lui-même  
Ce qu'il peut faire par autrui ?*

*Si vos yeux sont toute sa braise,  
Et vous la fin de tous ses vœux,  
Peut-il pas languir à son aise  
En la prison de vos cheveux ?  
Et commettre aux dures corvées  
Toutes ces âmes relevées,  
Que d'un conseil ambitieux  
La faim de gloire persuade  
D'aller sur les pas d'Encelade  
Porter des échelles aux cieux ?*

*Apollon n'a point de mystère,  
Et sont profanes ses chansons,  
Ou, devant que le Sagittaire*





*Deux fois ramène les glaçons,  
Le succès de leurs entreprises,  
De qui deux provinces conquises  
Ont déjà fait preuve à leur dan,  
Favorisé de la victoire,  
Changera la fable en histoire  
De Phaëton en l'Éridan.*

*Nice payant avecque honte  
Un siège autrefois repoussé,  
Cessera de nous mettre en compte  
Barberousse qu'elle a chassé;  
Guise en ses murailles forcées  
Remettra les bornes passées  
Qu'avoit notre empire marin,  
Et Soissons fatal aux superbes,  
Fera chercher parmi les herbes  
En quelle place fut Turin.*

VI

POUR MONSIEUR DE MONTPENSIER, A MADAME  
DEVANT SON MARIAGE

1603

STANCES

**B**EAU ciel par qui mes jours sont troubles ou sont calmes,  
Seule terre où je prends mes cyprès et mes palmes,  
Catherine, dont l'œil ne luit que pour les Dieux,





*Punissez vos beautés plutôt que mon courage,  
Si trop haut s'élevant il adore un visage  
Adorable par force à quiconque a des yeux.*

*Je ne suis pas ensemble aveugle et téméraire,  
Je connois bien l'erreur que l'amour m'a fait faire,  
Cela seul ici-bas surpassoit mon effort ;  
Mais mon âme qu'à vous ne peut être asservie,  
Les destins n'ayant point établi pour ma vie  
Hors de cet Océan de naufrage ou de port.*

*Beauté, par qui les Dieux las de notre dommage  
Ont voulu réparer les défauts de notre âge,  
Je mourrai dans vos feux, éteignez-les ou non,  
Comme le fils d'Alcmène en me brûlant moi-même ;  
Il suffit qu'en mourant dans cette flamme extrême,  
Une gloire éternelle accompagne mon nom.*

*On ne doit point sans sceptre aspirer où j'aspire :  
C'est pourquoi, sans quitter les lois de votre empire,  
Je veux de mon esprit tout espoir rejeter.  
Qui cesse d'espérer, il cesse aussi de craindre,  
Et sans atteindre au but où l'on ne peut atteindre,  
Ce m'est assez d'honneur que j'y voulois monter.*

*Je maudis le bonheur où le ciel m'a fait naître,  
Qui m'a fait désirer ce qu'il m'a fait connoître ;  
Il faut ou vous aimer, ou ne vous faut point voir.  
L'astre qui luit aux grands en vain à ma naissance  
Épandit dessus moi tant d'heur et de puissance,  
Si pour ce que je veux j'ai trop peu de pouvoir.*

*Mais il le faut vouloir, et vaut mieux se résoudre  
En aspirant au ciel être frappé de foudre,*





*Qu'aux desseins de la terre assuré se ranger.  
J'ai moins de repentir, plus je pense à ma faute,  
Et la beauté des fruits d'une palme si haute  
Me fait par le désir oublier le danger.*

VII

PROSOPOPÉE D'OSTENDE

1604

STANCES

**T**ROIS ans déjà passés, théâtre de la guerre,  
J'exerce de deux chefs les funestes combats,  
Et fais émerveiller tous les yeux de la terre,  
De voir que le malheur ne m'ose mettre à bas.

*A la merci du ciel en ces rives je reste,  
Où je souffre l'hiver froid à l'extrémité;  
Lorsque l'été revient il m'apporte la peste,  
Et le glaive est le moins de ma calamité.*

*Tout ce dont la Fortune afflige cette vie  
Pêle-mêle assemblé me presse tellement,  
Que c'est parmi les miens être digne d'envie,  
Que de pouvoir mourir d'une mort seulement.*

*Que tardez-vous, Destins? ceci n'est pas matière  
Qu'avecque tant de doute il faille décider;  
Toute la question n'est que d'un cimetière,  
Prononcez librement qui le doit posséder.*





VIII

ÉPITAPHE DE MONSIEUR D'IS, PARENT DE L'AUTEUR,  
ET DE QUI L'AUTEUR ÉTOIT HÉRITIER

1605

**I**CI dessous gît Monsieur d'Is.  
Plût or à Dieu qu'ils fussent dix!  
Mes trois sœurs, mon père et ma mère;  
Le grand Éléazar, mon frère;  
Mes trois tantes, et Monsieur d'Is.  
Vous les nommé-je pas tous dix?

IX

AUX OMBRES DE DAMON

1605

.....

**L'**ORNE comme autrefois nous reverroit encore,  
Ravis de ces pensers, que le vulgaire ignore,  
Égarer à l'écart nos pas et nos discours;  
Et couchés sur les fleurs comme étoiles semées,  
Rendre en si doux ébat les heures consumées,  
Que les soleils nous seroient courts.





Mais, ô loi rigoureuse à la race des hommes,  
C'est un point arrêté, que tout ce que nous sommes,  
Issus de pères rois et de pères bergers,  
La Parque également sous la tombe nous serre,  
Et les mieux établis au repos de la terre,  
N'y sont qu'hôtes et passagers.

Tout ce que la grandeur a de vains équipages,  
D'habillements de pourpre, et de suite de pages,  
Quand le terme est échu n'allonge point nos jours ;  
Il faut aller tout nus où le Destin commande ;  
Et de toutes douleurs, la douleur la plus grande  
C'est qu'il faut laisser nos amours.

Amours qui la plupart infidèles et feintes,  
Font gloire de manquer à nos cendres éteintes,  
Et qui plus que l'honneur estimant le plaisir,  
Sous le masque trompeur de leurs visages blêmes,  
Acte digne du foudre ! en nos obsèques mêmes  
Conçoivent de nouveaux désirs.

Elles savent assez alléguer Artémise,  
Disputer du devoir et de la foi promise ;  
Mais tout ce beau langage est de si peu d'effet,  
Qu'à peine en leur grand nombre une seule se treuve  
De qui la foi survive, et qui fasse la preuve  
Que ta Carinice te fait.

Depuis que tu n'es plus, la campagne déserte  
A dessous deux hivers perdu sa robe verte,  
Et deux fois le printemps l'a repeinte de fleurs,  
Sans que d'aucuns discours sa douleur se console,  
Et que ni la raison, ni le temps qui s'envole,  
Puisse faire tarir ses pleurs.





*Le silence des nuits, l'horreur des cimetières,  
De son contentement sont les seules matières;  
Tout ce qui plaît déplaît à son triste penser;  
Et si tous ses appas sont encore en sa face,  
C'est que l'amour y loge, et que rien qu'elle fasse  
N'est capable de l'en chasser.*

. . . . .  
. . . . .

*Mais quoi? c'est un chef-d'œuvre où tout mérite abonde,  
Un miracle du ciel, une perle du monde,  
Un esprit adorable à tous autres esprits;  
Et nous sommes ingrats d'une telle aventure,  
Si nous ne confessons que jamais la nature  
N'a rien fait de semblable prix.*

*J'ai vu maintes beautés à la cour adorées,  
Qui des vœux des amants à l'envi désirées,  
Aux plus audacieux ôtoient la liberté;  
Mais de les approcher d'une chose si rare,  
C'est vouloir que la rose au pavot se compare,  
Et le nuage à la clarté.*

*Celle à qui dans mes vers, sous le nom de Nérée,  
J'allois bâtir un temple éternel en durée,  
Si la déloyauté ne l'avoit abattu,  
Lui peut bien ressembler du front ou de la joue;  
Mais quoi! puisque à ma honte il faut que je l'avoue,  
Elle n'a rien de sa vertu.*

*L'âme de cette ingrante est une âme de cire,  
Matière à toute forme, incapable d'élire,  
Changeant de passion aussitôt que d'objet;*





*Et de la vouloir vaincre avecque des services,  
Après qu'on a tout fait, on trouve que ses vices  
Sont de l'essence du sujet.*

*Souvent de tes conseils la prudence fidèle  
M'avoit sollicité de me séparer d'elle,  
Et de m'assujettir à de meilleures lois;  
Mais l'aise de la voir avoit tant de puissance,  
Que cet ombrage faux m'ôtoit la connoissance  
Du vrai bien où tu m'appelois.*

*Enfin, après quatre ans, une juste colère,*

*Que le flux de ma peine a trouvé son reflux;  
Mes sens qu'elle aveugloit ont connu leur offense,  
Je les en ai purgés, et leur ai fait défense  
De me la ramentevoir plus.*

*La femme est une mer aux naufrages fatale;  
Rien ne peut aplanir son humeur inégale;  
Ses flammes d'aujourd'hui seront glaces demain;  
Et s'il s'en rencontre une à qui cela n'avienne  
Fais compte, cher esprit, qu'elle a comme la tienne  
Quelque chose de plus qu'humain.*





X

PARAPHRASE DU PSAUME VIII

1605

**O** *Sagesse éternelle, à qui cet univers  
Doit le nombre infini des miracles divers  
Qu'on voit également sur la terre et sur l'onde;  
Mon Dieu, mon créateur,  
Que ta magnificence étonne tout le monde,  
Et que le ciel est bas au prix de ta hauteur!*

*Quelques blasphémateurs, oppresseurs d'innocents,  
A qui l'excès d'orgueil a fait perdre le sens,  
De profanes discours ta puissance rabaisent;  
Mais la naïveté*

*Dont mêmes au berceau les enfants te confessent,  
Clôt-elle pas la bouche à leur impiété?*

*De moi, toutes les fois que j'arrête les yeux  
A voir les ornements dont tu pares les cieux,  
Tu me sembles si grand, et nous si peu de chose,  
Que mon entendement*

*Ne peut s'imaginer quelle amour te dispose  
A nous favoriser d'un regard seulement.*

*Il n'est foiblesse égale à nos infirmités;  
Nos plus sages discours ne sont que vanités,  
Et nos sens corrompus n'ont goût qu'à des ordures;  
Toutefois, ô bon Dieu,*

*Nous te sommes si chers, qu'entre tes créatures,  
Si l'ange est le premier, l'homme a le second lieu.*





*Quelles marques d'honneur se peuvent ajouter  
A ce comble de gloire où tu l'as fait monter?  
Et pour obtenir mieux quel souhait peut-il faire?*

*Lui que jusqu'au ponant,  
Depuis où le soleil vient dessus l'hémisphère,  
Ton absolu pouvoir a fait son lieutenant?*

*Sitôt que le besoin excite son désir,  
Qu'est-ce qu'en ta largesse il ne trouve à choisir?  
Et par ton règlement l'air, la mer et la terre  
N'entretiennent-ils pas*

*Une secrète loi de se faire la guerre  
A qui de plus de mets fournira ses repas?*

*Certes je ne puis faire en ce ravissement  
Que rappeler mon âme, et dire bassement :  
O Sagesse éternelle, en merveilles féconde,  
Mon Dieu, mon créateur,  
Que ta magnificence étonne tout le monde,  
Et que le ciel est bas au prix de ta hauteur!*

## XI

### POUR LES PAIRS DE FRANCE, ASSAILLANTS AU COMBAT DE BARRIÈRE

1605

STANCES

**E**T quoi donc? la France féconde  
En incomparables guerriers,  
Aura jusqu'aux deux bouts du monde  
Planté des forêts de lauriers,





*Et fait gagner à ses armées  
Des batailles si renommées,  
Afin d'avoir cette douleur  
D'ouïr démentir ses victoires,  
Et nier ce que les histoires  
Ont publié de sa valeur ?*

*Tant de fois le Rhin et la Meuse  
Par nos redoutables efforts  
Auront vu leur onde écumeuse  
Regorger de sang et de morts ;  
Et tant de fois nos destinées  
Des Alpes et des Pyrénées  
Les sommets auront fait branler,  
Afin que je ne sais quels Scythes,  
Bas de fortune et de mérites,  
Présument de nous éгалer.*

*Non, non, s'il est vrai que nous sommes  
Issus de ces nobles aïeux  
Que la voix commune des hommes  
A fait asseoir entre les dieux,  
Ces arrogants, à leur dommage,  
Apprendront un autre langage,  
Et dans leur honte ensevelis,  
Feront voir à toute la terre,  
Qu'on est brisé comme du verre  
Quand on choque les fleurs de lis.*

*Henri, l'exemple des monarques  
Les plus vaillants et les meilleurs,  
Plein de mérites et de marques  
Qui jamais ne furent ailleurs ;*





*Bel astre vraiment adorable,  
De qui l'ascendant favorable  
En tous lieux nous sert de rempart,  
Si vous aimez votre louange,  
Desirez-vous pas qu'on la venge  
D'une injure où vous avez part?*

*Ces arrogants, qui se défient  
De n'avoir pas de lustre assez,  
Impudemment se glorifient  
Aux fables des siècles passés;  
Et d'une audace ridicule,  
Nous content qu'ils sont fils d'Hercule,  
Sans toutefois en faire foi;  
Mais qu'importe-t-il qui puisse être  
Ni leur père ni leur ancêtre,  
Puisque vous êtes notre roi?*

*Contre l'aventure funeste  
Que leur garde notre courroux,  
Si quelque espérance leur reste,  
C'est d'obtenir grâce de vous;  
Et confesser que nos épées,  
Si fortes et si bien trempées  
Qu'il faut leur céder, ou mourir,  
Donneront à votre couronne  
Tout ce que le ciel environne,  
Quand vous le voudrez acquérir.*





XII

A MADAME LA PRINCESSE DOUAIRIÈRE,  
CHARLOTTE DE LA TRIMOUILLE

1605

SONNET

**Q**UOI donc, grande Princesse en la terre adorte,  
Et que même le ciel est contraint d'admirer,  
Vous avez résolu de nous voir demeurer  
En une obscurité d'éternelle durée ?

La flamme de vos yeux, dont la cour éclairée  
A vos rares vertus ne peut rien préférer,  
Ne se lasse donc point de nous désespérer,  
Et d'abuser les vœux dont elle est désirée ?

Vous êtes en des lieux, où les champs toujours verts,  
Pour ce qu'ils n'ont jamais que des tièdes hivers,  
Semblent en apparence avoir quelque mérite.

Mais si c'est pour cela que vous causez nos pleurs,  
Comment faites-vous cas de chose si petite,  
Vous de qui chaque pas fait naître mille fleurs ?





XIII

PRIÈRE POUR LE ROI HENRI LE GRAND,  
ALLANT EN LIMOUSIN

1605

STANCES

**O** Dieu, dont les bontés de nos larmes touchées  
Ont aux vaines fureurs les armes arrachées,  
Et rangé l'insolence aux pieds de la raison,  
Puisque à rien d'imparfait ta louange n'aspire,  
Achève ton ouvrage au bien de cet empire,  
Et nous rends l'embonpoint comme la guérison.

Nous sommes sous un roi si vaillant et si sage,  
Et qui si dignement a fait l'apprentissage  
De toutes les vertus propres à commander,  
Qu'il semble que cet heur nous impose silence,  
Et qu'assurés par lui de toute violence,  
Nous n'avons plus sujet de te rien demander.

Certes quiconque a vu pleuvoir dessus nos têtes  
Les funestes éclats des plus grandes tempêtes  
Qu'excitèrent jamais deux contraires partis,  
Et n'en voit aujourd'hui nulle marque paroître,  
En ce miracle seul il peut assez connoître  
Quelle force a la main qui nous a garantis.

Mais quoi? de quelque soin qu'incessamment il veille,  
Quelque gloire qu'il ait à nulle autre pareille,





*Et quelque excès d'amour qu'il porte à notre bien ;  
Comme échapperons-nous en des nuits si profondes,  
Parmi tant de rochers que lui cachent les ondes,  
Si ton entendement ne gouverne le sien ?*

*Un malheur inconnu glisse parmi les hommes,  
Qui les rend ennemis du repos où nous sommes ;  
La plupart de leurs vœux tendent au changement ;  
Et comme s'ils vivoient des misères publiques,  
Pour les renouveler ils font tant de pratiques,  
Que qui n'a point de peur n'a point de jugement.*

*En ce fâcheux état ce qui nous réconforte,  
C'est que la bonne cause est toujours la plus forte,  
Et qu'un bras si puissant t'ayant pour son appui,  
Quand la rébellion plus qu'une hydre féconde  
Auroit pour le combattre assemblé tout le monde,  
Tout le monde assemblé s'enfuiroit devant lui.*

*Conforme donc, Seigneur, ta grâce à nos pensées,  
Ote-nous ces objets qui des choses passées  
Ramènent à nos yeux le triste souvenir ;  
Et comme sa valeur, maîtresse de l'orage,  
A nous donner la paix a montré son courage,  
Fais luire sa prudence à nous l'entretenir.*

*Il n'a point son espoir au nombre des armées,  
Étant bien assuré que ces vaines fumées  
N'ajoutent que de l'ombre à nos obscurités ;  
L'aide qu'il veut avoir, c'est que tu le conseilles ;  
Si tu le fais, Seigneur, il fera des merveilles,  
Et vaincra nos souhaits par nos prospérités.*

*Les fuites des méchants, tant soient-elles secrètes,  
Quand il les poursuivra n'auront point de cachettes ;*





*Aux lieux les plus profonds ils seront éclairés ;  
Il verra sans effet leur honte se produire,  
Et rendra les desseins qu'ils feront pour lui nuire  
Aussitôt confondus comme délibérés.*

*La rigueur de ses lois, après tant de licence,  
Redonnera le cœur à la foible innocence,  
Que dedans la misère on faisoit envieillir.  
A ceux qui l'oppressoient, il ôtera l'audace ;  
Et sans distinction de richesse, ou de race,  
Tous de peur de la peine auront peur de faillir.*

*La terreur de son nom rendra nos villes fortes,  
On n'en gardera plus ni les murs ni les portes,  
Les veilles cesseront au sommet de nos tours ;  
Le fer mieux employé cultivera la terre,  
Et le peuple qui tremble aux frayeurs de la guerre,  
Si ce n'est pour danser, n'aura plus de tambours.*

*Loin des mœurs de son siècle il bannira les vices,  
L'oisive nonchalance et les molles délices,  
Qui nous avoient portés jusqu'aux derniers hasards ;  
Les vertus reviendront de palmes couronnées,  
Et ses justes faveurs aux mérites données,  
Feront ressusciter l'excellence des arts.*

*La foi de ses aïeux, ton amour et ta crainte,  
Dont il porte dans l'âme une éternelle empreinte,  
D'actes de piété ne pourront l'assouvir ;  
Il étendra ta gloire autant que sa puissance ;  
Et n'ayant rien si cher que ton obéissance,  
Où tu le fais régner il te fera servir.*

*Tu nous rendras alors nos douces destinées ;  
Nous ne reverrons plus ces fâcheuses années*





Qui pour les plus heureux n'ont produit que des pleurs.  
Toute sorte de biens comblera nos familles,  
La moisson de nos champs lassera les faucilles,  
Et les fruits passeront la promesse des fleurs.

La fin de tant d'ennuis dont nous fâmes la proie  
Nous ravira les sens de merveille et de joie ;  
Et d'autant que le monde est ainsi composé  
Qu'une bonne fortune en craint une mauvaise,  
Ton pouvoir absolu, pour conserver notre aise,  
Conservera celui qui nous l'aura causé.

Quand un roi fainéant, la vergogne des princes,  
Laisant à ses flatteurs le soin de ses provinces,  
Entre les voluptés indignement s'endort,  
Quoi que l'on dissimule, on n'en fait point d'estime ;  
Et si la vérité se peut dire sans crime,  
C'est avecque plaisir qu'on survit à sa mort.

Mais ce roi, des bons rois l'éternel exemplaire,  
Qui de notre salut est l'ange tutélaire,  
L'infaillible refuge, et l'assuré secours,  
Son extrême douceur ayant dompté l'envie,  
De quels jours assez longs peut-il borner sa vie  
Que notre affection ne les juge trop courts ?

Nous voyons les esprits nés à la tyrannie,  
Ennuyés de couvrir leur cruelle manie,  
Tourner tous leurs conseils à notre affliction ;  
Et lisons clairement dedans leur conscience  
Que s'ils tiennent la bride à leur impatience,  
Nous n'en sommes tenus qu'à sa protection.

Qu'il vive donc, Seigneur, et qu'il nous fasse vivre ;  
Que de toutes ces peurs nos âmes il délivre ;





*Et rendant l'univers de son heur étonné,  
Ajoute chaque jour quelque nouvelle marque  
Au nom qu'il s'est acquis du plus rare monarque  
Que ta bonté propice ait jamais couronné.*

*Cependant son Dauphin d'une vitesse prompte  
Des ans de sa jeunesse accomplira le compte ;  
Et suivant de l'honneur les aimables appas,  
De faits si renommés ourdira son histoire,  
Que ceux qui dedans l'ombre éternellement noire  
Ignorent le soleil, ne l'ignoreront pas.*

*Par sa fatale main qui vengera nos pertes,  
L'Espagne pleurera ses provinces désertes,  
Ses châteaux abattus et ses champs déconfits.  
Et si de nos discords l'insfâme vitupère  
A pu la dérober aux victoires du père,  
Nous la verrons captive aux triomphes du fils.*

XIV

CHANSON

1606

*Q*u'autres que vous soient désirées,  
Qu'autres que vous soient adorées,  
Cela se peut facilement ;  
Mais qu'il soit des beautés pareilles  
A vous, merveille des merveilles,  
Cela ne se peut nullement.





Que chacun sous telle puissance  
Captive son obéissance,  
Cela se peut facilement ;  
Mais qu'il soit une amour si forte  
Que celle-là que je vous porte,  
Cela ne se peut nullement.

Que le fâcheux nom de cruelles  
Semble doux à beaucoup de belles,  
Cela se peut facilement ;  
Mais qu'en leur âme trouve place  
Rien de si froid que votre glace,  
Cela ne se peut nullement.

Qu'autres que moi soient misérables  
Par vos rigueurs inexorables,  
Cela se peut facilement ;  
Mais que la cause de leurs plaintes  
Porte de si vives atteintes,  
Cela ne se peut nullement.

Qu'on serve bien, lorsque l'on pense  
En recevoir la récompense,  
Cela se peut facilement ;  
Mais qu'une autre foi que la mienne  
N'espère rien et se maintienne,  
Cela ne se peut nullement.

Qu'à la fin la raison essaie  
Quelque guérison à ma plaie,  
Cela se peut facilement ;  
Mais que d'un si digne servage  
La remontrance me dégage,  
Cela ne se peut nullement.





*Qu'en ma seule mort soient finies  
Mes peines et vos tyrannies,  
Cela se peut facilement ;  
Mais que jamais par le martyre  
De vous servir je me retire,  
Cela ne se peut nullement.*

XV

CONSOLATION A CARITÉE SUR LA MORT  
DE SON MARI

1607

**A**INSI, quand Mausole fut mort,  
Artémise accusa le sort,  
Dè pleurs se noya le visage,  
Et dit aux astres innocens  
Tout ce que fait dire la rage,  
Quand elle est maîtresse des sens.

*Ainsi fut sourde au réconfort,  
Quand elle eut trouvé dans le port  
La perte qu'elle avoit songée,  
Celle de qui les passions  
Firent voir à la mer Égée  
Le premier prix des Alcyons.*

*Vous n'êtes seule en ce tourment  
Qui témoignez du sentiment,  
O trop fidèle Caritée :  
En toutes âmes l'amitié,  
De mêmes ennuis agitée,  
Fait les mêmes traits de pitié.*





*De combien de jeunes maris  
En la querelle de Pâris  
Tomba la vie entre les armes,  
Qui fussent retournés un jour,  
Si la mort se payoit de larmes,  
A Mycènes faire l'amour!*

*Mais le destin qui fait nos lois,  
Est jaloux qu'on passe deux fois  
Au deçà du rivage blême;  
Et les Dieux ont gardé ce don,  
Si rare, que Jupiter même  
Ne le sut faire à Sarpédon.*

*Pourquoi donc si peu sagement,  
Démentant votre jugement,  
Passez-vous en cette amertume  
Le meilleur de votre saison,  
Aimant mieux plaindre par coutume  
Que vous consoler par raison?*

*Nature fait bien quelque effort,  
Qu'on ne peut condamner qu'à tort;  
Mais que direz-vous pour défendre  
Ce prodige de cruauté,  
Par qui vous semblez entreprendre  
De ruiner votre beauté?*

*Que vous ont fait ces beaux cheveux,  
Dignes objets de tant de vœux,  
Pour endurer votre colère?  
Et devenus vos ennemis,  
Recevoir l'injuste salaire  
D'un crime qu'ils n'ont point commis?*





*Quelles aimables qualités  
En celui que vous regrettez  
Ont pu mériter qu'à vos roses  
Vous ôtiez leur vive couleur,  
Et livriez de si belles choses  
A la merci de la douleur?*

*Remettez-vous l'âme en repos,  
Changez ces funestes propos;  
Et par la fin de vos tempêtes,  
Obligéant tous les beaux esprits,  
Conservez au siècle où vous êtes  
Ce que vous lui donnez de prix.*

*Amour autrefois en vos yeux  
Plein d'appas si délicieux,  
Devient mélancolique et sombre,  
Quand il voit qu'un si long ennui  
Vous fait consumer pour une ombre  
Ce que vous n'avez que pour lui.*

*S'il vous ressouvient du pouvoir  
Que ses traits vous ont fait avoir,  
Quand vos lumières étoient calmes,  
Permettez-lui de vous guérir,  
Et ne différez point les palmés  
Qu'il brâle de vous acquérir.*

*Le temps d'un insensible cours  
Nous porte à la fin de nos jours;  
C'est à notre sage conduite,  
Sans murmurer de ce défaut,  
De nous consoler de sa fuite,  
En le ménageant comme il faut.*





XVI

SUR L'ATTENTAT COMMIS  
EN LA PERSONNE DE HENRI LE GRAND,  
LE 19 DE DÉCEMBRE 1605

1607

ODE

**Q**UE direz-vous, races futures,  
Si quelquefois un vrai discours  
Vous récite les aventures  
De nos abominables jours?  
Lirez-vous, sans rougir de honte,  
Que notre impiété surmonte  
Les faits les plus audacieux,  
Et les plus dignes du tonnerre,  
Qui firent jamais à la terre  
Sentir la colère des cieux?

O que nos fortunes prospères  
Ont un change bien apparent!  
O que du siècle de nos pères  
Le nôtre s'est fait différent!  
La France devant ces orages,  
Pleine de maurs et de courages  
Qu'on ne pouvoit assez louer,  
S'est faite aujourd'hui si tragique,  
Qu'elle produit ce que l'Afrique  
Auroit vergogne d'avouer.





*Quelles preuves incomparables  
Peut donner un prince de soi,  
Que les rois les plus adorables  
N'en quittent l'honneur à mon roi?  
Quelle terre n'est parfumée  
Des odeurs de sa renommée?  
Et qui peut nier qu'après Dieu,  
Sa gloire qui n'a point d'exemples,  
N'ait mérité que dans nos temples  
On lui donne le second lieu?*

*Qui ne sait point qu'à sa vaillance  
Il ne se peut rien ajouter?  
Qu'on reçoit de sa bienveillance  
Tout ce qu'on en doit souhaiter?  
Et que si de cette couronne,  
Que sa tige illustre lui donne,  
Les lois ne l'eussent revêtu,  
Nos peuples d'un juste suffrage  
Ne pouvoient sans faire naufrage  
Ne l'offrir point à sa vertu?*

*Toutefois, ingrats que nous sommes,  
Barbares et dénaturés,  
Plus qu'en ce climat où les hommes  
Par les hommes sont dévorés,  
Toujours nous assaillons sa tête  
De quelque nouvelle tempête;  
Et d'un courage forcené,  
Rejetant son obéissance,  
Lui défendons la jouissance  
Du repos qu'il nous a donné.*





*La main de cet esprit farouche  
Qui sorti des ombres d'enfer  
D'un coup sanglant frappa sa bouche,  
A peine avoit laissé le fer ;  
Et voici qu'un autre perfide,  
Où la même audace réside,  
Comme si détruire l'État  
Tenoit lieu de juste conquête,  
De pareilles armes s'apprête  
A faire un pareil attentat.*

*O soleil, ô grand luminaire,  
Si jadis l'horreur d'un festin  
Fit que de ta route ordinaire  
Tu reculas vers le matin,  
Et d'un émerveillable change  
Tu couchas aux rives du Gange,  
D'où vient que ta sévérité,  
Moindre qu'en la faute d'Atrée,  
Ne punit point cette contrée  
D'une éternelle obscurité?*

*Non, non, tu luis sur le coupable,  
Comme tu fais sur l'innocent ;  
Ta nature n'est point capable  
Du trouble qu'une âme ressent.  
Tu dois ta flamme à tout le monde ;  
Et ton allure vagabonde,  
Comme une servile action  
Qui dépend d'une autre puissance,  
N'ayant aucune connoissance,  
N'a point aussi d'affection.*





*Mais, ô planète belle et claire,  
Je ne parle pas sagement ;  
Le juste excès de la colère  
M'a fait perdre le jugement ;  
Ce traître, quelque frénésie  
Qui travaillât sa fantaisie,  
Eut encore assez de raison,  
Pour ne vouloir rien entreprendre,  
Bel astre, qu'il n'eût vu descendre  
Ta lumière sous l'horizon.*

*Au point qu'il écuma sa rage,  
Le Dieu de Seine étoit dehors  
A regarder croître l'ouvrage  
Dont ce prince embellit ses bords :  
Il se resserra tout à l'heure  
Au plus bas lieu de sa demeure ;  
Et ses Nymphes dessous les eaux,  
Toutes sans voix et sans haleine,  
Pour se cacher furent en peine  
De trouver assez de roseaux.*

*La terreur des choses passées  
A leurs yeux se ramentevant,  
Faisoit prévoir à leurs pensées  
Plus de malheurs qu'auparavant ;  
Et leur étoit si peu croyable  
Qu'en cet accident effroyable  
Personne les pût secourir,  
Que pour en être dégagées,  
Le ciel les auroit obligées  
S'il leur eût permis de mourir.*





Revenez, belles fugitives ;  
De quoi versez-vous tant de pleurs ?  
Assurez vos âmes craintives ;  
Remettez vos chapeaux de fleurs ;  
Le Roi vit, et ce misérable,  
Ce monstre vraiment déplorable,  
Qui n'avoit jamais éprouvé  
Que peut un visage d'Alcide,  
A commencé le parricide,  
Mais il ne l'a pas achevé.

Pucelles, qu'on se réjouisse ;  
Mettez-vous l'esprit en repos ;  
Que cette peur s'évanouisse ;  
Vous la prenez mal à propos ;  
Le Roi vit, et les destinées  
Lui gardent un nombre d'années ;  
Qui fera maudire le sort  
A ceux dont l'aveugle manie  
Dresse des plans de tyrannie  
Pour bâtir quand il sera mort.

O bienheureuse intelligence,  
Puissance, quiconque tu sois,  
Dont la fatale diligence  
Préside à l'empire françois ;  
Toutes ces visibles merveilles,  
De soins, de peines, et de veilles ;  
Qui jamais ne l'ont pu lasser,  
N'ont-elles pas fait une histoire,  
Qu'en la plus ingrate mémoire  
L'oubli ne sauroit effacer ?





*Ces archers aux casaques peintes  
Ne peuvent pas n'être surpris,  
Ayant à combattre les feintes  
De tant d'infidèles esprits ;  
Leur présence n'est qu'une pompe ;  
Avecque peu d'art on les trompe ;  
Mais de quelle dextérité  
Se peut déguiser une audace,  
Qu'en l'âme aussitôt qu'en la face  
Tu n'en lises la vérité?\**

*Grand démon d'éternelle marque,  
Fais qu'il te souviene toujours  
Que tous nos maux en ce monarque  
Ont leur refuge et leur secours ;  
Et qu'arrivant l'heure prescrite  
Que le trépas, qui tout limite,  
Nous privera de sa valeur,  
Nous n'avons jamais eu d'alarmes  
Où nous ayons versé des larmes  
Pour une semblable douleur.*

*Je sais bien que par la justice,  
Dont la paix accroît le pouvoir,  
Il fait demeurer la malice  
Aux bornes de quelque devoir,  
Et que son invincible épée  
Sous telle influence est trempée,  
Qu'elle met la frayeur partout,  
Aussitôt qu'on la voit reluire ;  
Mais quand le malheur nous veut nuire,  
De quoi ne vient-il point à bout?*





Soit que l'ardeur de la prière  
Le tienne devant un autel,  
Soit que l'honneur à la barrière  
L'appelle à débattre un cartel,  
Soit que dans la chambre il médite,  
Soit qu'aux bois la chasse l'invite,  
Jamais ne t'écarte si loin,  
Qu'aux embûches qu'on lui peut tendre  
Tu ne sois prêt à le défendre,  
Sitôt qu'il en aura besoin.

Garde sa compagne fidèle,  
Cette reine dont les bontés  
De notre foiblesse mortelle  
Tous les défauts ont surmontés.  
Fais que jamais rien ne l'ennuie;  
Que toute infortune la fuie;  
Et qu'aux roses de sa beauté,  
L'âge, par qui tout se consume,  
Redonne, contre sa coutume,  
La grâce de la nouveauté.

Serre d'une étreinte si ferme  
Le nœud de leurs chastes amours,  
Que la seule mort soit le terme  
Qui puisse en arrêter le cours.  
Bénis les plaisirs de leur couche,  
Et fais renaître de leur souche  
Des scions si beaux et si verts,  
Que de leur feuillage sans nombre  
A jamais ils puissent faire ombre  
Aux peuples de tout l'univers.





Surtout pour leur commune joie  
Dévide aux ans de leur Dauphin,  
A longs filets d'or et de soie,  
Un bonheur qui n'ait point de fin ;  
Quelques vœux que fasse l'envie,  
Conserve-leur sa chère vie ;  
Et tiens par elle ensevelis  
D'une bonace continue  
Les aquilons, dont sa venue  
A garanti les fleurs de lis.

Conduis-le sous leur assurance  
Promptement jusques au sommet  
De l'inévitable espérance  
Que son enfance leur promet ;  
Et pour achever leurs journées,  
Que les oracles ont bornées  
Dedans le trône impérial,  
Avant que le ciel les appelle,  
Fais-leur ouïr cette nouvelle  
Qu'il a rasé l'Escorial.





XVII

AU ROI HENRI LE GRAND, SUR L'HEUREUX SUCCÈS  
DU VOYAGE DE SEDAN

1607

ODE

**E**NFIN après les tempêtes  
Nous voici rendus au port ;  
Enfin nous voyons nos têtes  
Hors de l'injure du sort.  
Nous n'avons rien qui menace  
De troubler notre bonace ;  
Et ces matières de pleurs,  
Massacres, feux et rapines,  
De leurs funestes épines  
Ne gâteront plus nos fleurs.

Nos prières sont ouïes,  
Tout est réconcilié ;  
Nos peurs sont évanouies,  
Sedan s'est humilié.  
A peine il a vu le foudre  
Parti pour le mettre en poudre,  
Que faisant comparaison  
De l'espoir et de la crainte,  
Pour éviter la contrainte  
Il s'est mis à la raison.





Qui n'eût cru que ses murailles,  
Que défendoit un lion,  
N'eussent fait des funérailles  
Plus que n'en fit Iliion ;  
Et qu'avant qu'être à la fête  
De si pénible conquête,  
Les champs se fussent vêtus  
Deux fois de robe nouvelle,  
Et le fer eût en javelle  
Deux fois les blés abattus ?

Et toutefois, ô merveille !  
Mon Roi, l'exemple des rois,  
Dont la grandeur nonpareille  
Fait qu'on adore ses lois,  
Accompagné d'un Génie  
Qui les volontés manie,  
L'a su tellement presser  
D'obéir et de se rendre,  
Qu'il n'a pas eu pour le prendre  
Loisir de le menacer.

Tel qu'à vagues épanduës  
Marche un fleuve impérieux,  
De qui les neiges fonduës  
Rendent le cours furieux ;  
Rien n'est sûr en son rivage ;  
Ce qu'il trouve il le ravage ;  
Et traînant comme buissons  
Les chênes et les racines,  
Ote aux campagnes voisines  
L'espérance des moissons.





Tel, et plus épouvantable,  
S'en alloit ce conquérant,  
A son pouvoir indomptable  
Sa colère mesurant.  
Son front avoit une audace  
Telle que Mars en la Thrace;  
Et les éclairs de ses yeux  
Étoient comme d'un tonnerre,  
Qui gronde contre la terre,  
Quand elle a fâché les cieux.

Quelle vaine résistance  
A son puissant appareil,  
N'eût porté la pénitence  
Qui suit un mauvais conseil?  
Et vu sa faute bornée  
D'une chute infortunée,  
Comme la rébellion,  
Dont la fameuse folie  
Fit voir à la Thessalie  
Olympe sur Pélion?

Voyez comme en son courage,  
Quand on se range au devoir,  
La pitié calme l'orage  
Que l'ire a fait émouvoir.  
A peine fut réclamée  
Sa douceur accoutumée,  
Que, d'un sentiment humain  
Frappé non moins que de charmes,  
Il fit la paix; et les armes  
Lui tombèrent de la main.





*Arrière, vaines chimères  
De haines et de rancœurs ;  
Soupçons de choses amères,  
Éloignez-vous de nos cœurs ;  
Loin, bien loin, tristes pensées,  
Où nos misères passées  
Nous avoient ensevelis ;  
Sous Henri, c'est ne voir goutte,  
Que de révoquer en doute  
Le salut des fleurs de lis.*

*O Roi, qui du rang des hommes  
T'exceptes par ta bonté,  
Roi, qui de l'âge où nous sommes  
Tout le mal as surmonté ;  
Si tes labeurs, d'où la France  
A tiré sa délivrance,  
Sont écrits avecque foi,  
Qui sera si ridicule  
Qui ne confesse qu'Hercule  
Fut moins Hercule que toi ?*

*De combien de tragédies,  
Sans ton assuré secours,  
Étoient les trames ourdies  
Pour ensanglanter nos jours ?  
Et qu'auroit fait l'innocence,  
Si l'outrageuse licence,  
De qui le souverain bien  
Est d'opprimer et de nuire,  
N'eût trouvé pour la détruire  
Un bras fort comme le tien ?*





Mon Roi, connois ta puissance,  
Elle est capable de tout ;  
Tes desseins n'ont pas naissance  
Qu'on en voit déjà le bout ;  
Et la fortune amoureuse  
De la vertu généreuse  
Trouve de si doux appas  
A te servir et te plaire,  
Que c'est la mettre en colère  
Que de ne l'employer pas.

Use de sa bienveillance,  
Et lui donne ce plaisir,  
Qu'elle suive ta vaillance  
A quelque nouveau désir ;  
Où que tes bannières aillent,  
Quoi que tes armes assaillent,  
Il n'est orgueil endurci,  
Que brisé comme du verre,  
A tes pieds elle n'atterre,  
S'il n'implore ta merci.

Je sais bien que les oracles  
Prédisent tous qu'à ton fils  
Sont réservés les miracles  
De la prise de Memphis ;  
Et que c'est lui dont l'épée,  
Au sang barbare trempée,  
Quelque jour apparoissant  
A la Grèce qui soupire,  
Fera décroître l'empire  
De l'infidèle Croissant.





Mais tandis que les années  
Pas à pas font avancer  
L'âge où de ses destinées  
La gloire doit commencer,  
Que fais-tu, que d'une armée,  
A te venger animée,  
Tu ne mets dans le tombeau  
Ces voisins dont les pratiques  
De nos rages domestiques  
Ont allumé le flambeau?

Quoique les Alpes chenuës  
Les couvrent de toutes parts,  
Et fassent monter aux nues  
Leurs effroyables remparts ;  
Alors que de ton passage  
On leur fera le message,  
Qui verront-elles venir,  
Envoyé sous tes auspices,  
Qu'aussitôt leurs précipices  
Ne se laissent aplanir?

Crois-moi, contente l'envie  
Qu'ont tant de jeunes guerriers  
D'aller exposer leur vie  
Pour t'acquérir des lauriers ;  
Et ne tiens point ocieuses  
Ces âmes ambitieuses,  
Qui jusques où le matin  
Met les étoiles en fuite,  
Oseront sous ta conduite  
Aller querir du butin.





Dès le Tessin tout morne  
Consulte de se cacher,  
Voulant garantir sa corne,  
Que tu lui dois arracher ;  
Et le Pô, tombe certaine  
De l'audace trop hautaine,  
Tenant baissé le menton,  
Dans sa caverne profonde  
S'apprête à voir en son onde  
Choir un autre Phaëton.

Va, monarque magnanime,  
Souffre à ta juste douleur  
Qu'en leurs rives elle imprime  
Les marques de ta valeur.  
L'astre dont la course ronde  
Tous les jours voit tout le monde,  
N'aura point achevé l'an,  
Que tes conquêtes ne rasent  
Tout le Piémont, et n'écrasent  
La couleuvre de Milan.

Ce sera là que ma lyre,  
Faisant son dernier effort,  
Entreprendra de mieux dire  
Qu'un cygne près de sa mort ;  
Et, se rendant favorable,  
Ton oreille incomparable,  
Te forcera d'avouer,  
Qu'en l'aise de la victoire  
Rien n'est si doux que la gloire  
De se voir si bien louer.





*Il ne faut pas que tu penses  
Trouver de l'éternité  
En ces pompeuses dépenses  
Qu'invente la vanité;  
Tous ces chefs-d'œuvre antiques  
Ont à peine leurs reliques;  
Par les Muses seulement  
L'homme est exempt de la Parque;  
Et ce qui porte leur marque  
Demeure éternellement.*

*Par elles traçant l'histoire  
De tes faits laborieux,  
Je défendrai ta mémoire  
Du trépas injurieux;  
Et quelque assaut que te fasse  
L'oubli par qui tout s'efface,  
Ta louange dans mes vers,  
D'amarante couronnée,  
N'aura sa fin terminée  
Qu'en celle de l'univers.*

XVIII

STANCES

1607

**P**HILIS qui me voit le teint blême,  
Les sens ravis hors de moi-même,  
Et les yeux trempés tout le jour,  
Cherchant la cause de ma peine,  
Se figure, tant elle est vaine,  
Qu'elle m'a donné de l'amour.





*Je suis marri que la colère  
Me porte jusqu'à lui déplaire;  
Mais pourquoi ne m'est-il permis  
De lui dire qu'elle s'abuse,  
Puisqu'à ma honte elle s'accuse  
De ce qu'elle n'a point commis?*

*En quelle école nonpareille  
Auroit-elle appris la merveille  
De si bien charmer ses appas,  
Que je pusse la trouver belle,  
Pâlir, transir, languir pour elle,  
Et ne m'en apercevoir pas?*

*Oh! qu'il me seroit desirable  
Que je ne fusse misérable  
Que pour être dans sa prison!  
Mon mal ne m'étonneroit guères,  
Et les herbes le plus vulgaires  
M'en donneroient la guérison.*

*Mais, ô rigoureuse aventure!  
Un chef-d'œuvre de la nature,  
Au lieu du monde le plus beau,  
Tient ma liberté si bien close,  
Que le mieux que je m'en propose  
C'est d'en sortir par le tombeau.*

*Pauvre Philis malavisée,  
Cessez de servir de risée,  
Et souffrez que la vérité  
Vous témoigne votre ignorance,  
Afin que perdant l'espérance,  
Vous perdiez la témérité.*





*C'est de Glycère que précèdent  
Tous les ennuis qui me possèdent,  
Sans remède, et sans réconfort ;  
Glycère fait mes destinées,  
Et comme il lui plaît mes années  
Sont ou près ou loin de la mort.*

*C'est bien un courage de glace,  
Où la pitié n'a point de place,  
Et que rien ne peut émouvoir ;  
Mais quelque défaut que j'y blâme,  
Je ne puis l'ôter de mon âme,  
Non plus que vous y recevoir.*

XIX

SONNET

1607

**Q**UOI donc! c'est un arrêt qui n'épargne personne,  
Que rien n'est ici-bas heureux parfaitement,  
Et qu'on ne peut au monde avoir contentement  
Qu'un funeste malheur aussitôt n'empoisonne!

*La santé de mon prince en la guerre étoit bonne ;  
Il vivoit aux combats comme en son élément.  
Depuis que dans la paix il règne absolument,  
Tous les jours la douleur quelque atteinte lui donne.*

*Dieux, à qui nous devons ce miracle des rois,  
Qui du bruit de sa gloire, et de ses justes lois  
Invite à l'adorer tous les yeux de la terre ;*





*Puisque seul après vous il est notre soutien,  
Quelques malheureux fruits que produise la guerre,  
N'ayons jamais la paix, et qu'il se porte bien.*

XX

AU ROI HENRI LE GRAND

1608

SONNET

**M**ON roi, s'il est ainsi que des choses futures  
L'école d'Apollon apprend la vérité,  
Quel ordre merveilleux de belles aventures  
Va combler de lauriers votre postérité!

*Que vos jeunes lions vont amasser de proie!  
Soit qu'aux rives du Tage ils portent leurs combats,  
Soit que de l'Orient mettant l'empire bas,  
Ils veillent rebâtir les murailles de Troie.*

*Ils seront malheureux seulement en un point;  
C'est que si leur courage à leur fortune joint  
Avoit assujetti l'un et l'autre hémisphère,*

*Votre gloire est si grande en la bouche de tous,  
Que toujours on dira qu'ils ne pouvoient moins faire,  
Puisqu'ils avoient l'honneur d'être sortis de vous.*





XXI

POUR LE PREMIER BALLET  
DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN

1608

AU ROI HENRI LE GRAND

SONNET

**V**OICI de ton État la plus grande merveille,  
Ce fils où ta vertu reluit si vivement ;  
Approche-toi, mon prince, et vois le mouvement  
Qu'en ce jeune Dauphin la musique réveille.

Qui témoigna jamais une si juste oreille  
A remarquer des tons le divers changement ;  
Qui jamais à les suivre eut tant de jugement,  
Ou mesura ses pas d'une grâce pareille ?

Les esprits de la cour s'attachant par les yeux  
A voir en cet objet un chef-d'œuvre des cieux,  
Disent tous que la France est moins qu'il ne mérite ;

Mais moi que du futur Apollon avertit,  
Je dis que sa grandeur n'aura point de limite,  
Et que tout l'univers lui sera trop petit.





XXII

A MONSIEUR DE FLEURANCE, SUR SON ART  
D'EMBELLIR

1608

SONNET

**V**OYANT ma Caliste si belle,  
Que l'on n'y peut rien desirer,  
Je ne me pouvois figurer  
Que ce fût chose naturelle.

J'ignorois que ce pouvoit être  
Qui lui coloroit ce beau teint,  
Où l'Aurore même n'atteint  
Quand elle commence de naître.

Mais, Fleurance, ton docte écrit  
M'ayant fait voir qu'un bel esprit  
Est la cause d'un beau visage;

Ce n'est plus de nouveauté,  
Puisqu'elle est parfaitement sage,  
Qu'elle soit parfaite en beauté.





XXIII

AUX DAMES, POUR LES DEMI-DIEUX MARINS,  
CONDUITS PAR NEPTUNE

1609

STANCES

**O** qu'une sagesse profonde  
Aux aventures de ce monde  
Préside souverainement ;  
Et que l'audace est mal apprise  
De ceux qui font une entreprise,  
Sans douter de l'événement !

Le renom que chacun admire  
Du prince qui tient cet empire,  
Nous avoit fait ambitieux  
De mériter sa bienveillance,  
Et donner à notre vaillance  
Le témoignage de ses yeux.

Nos forces, partout reconnues,  
Faisoient monter jusques aux nues  
Les desseins de nos vanités ;  
Et voici qu'avecque des charmes  
Un enfant qui n'avoit point d'armes  
Nous a ravi nos libertés.

Belles merveilles de la terre,  
Doux sujets de paix et de guerre,  
Pouvons-nous avecque raison





*Ne bénir pas les destinées,  
Par qui nos âmes enchainées  
Servent en si belle prison?*

*L'aise nouveau de cette vie  
Nous ayant fait perdre l'envie  
De nous en retourner chez nous,  
Soit notre gloire ou notre honte,  
Neptune peut bien faire compte  
De nous laisser avecque vous.*

*Nous savons quelle obéissance  
Nous oblige notre naissance  
De porter à sa royauté;  
Mais est-il ni crime ni blâme,  
Dont vous ne dispensiez une âme  
Qui dépend de votre beauté?*

*Qu'il s'en aille à ses Néréides,  
Dedans ses cavernes humides,  
Et vive misérablement  
Confiné parmi ses tempêtes;  
Quant à vous, étant où vous êtes,  
Nous sommes en notre élément.*





XXIV

AU ROI HENRI LE GRAND

1609

SONNET

**J**E le connois, Destins, vous avez arrêté  
Qu'aux deux fils de mon roi se partage la terre,  
Et qu'après le trépas ce miracle de guerre  
Soit encore effroyable en sa postérité.

Leur courage aussi grand que leur prospérité  
Tous les forts orgueilleux brisera comme verre;  
Et qui de leurs combats attendra le tonnerre,  
Aura le châtement de sa témérité.

Le cercle imaginé, qui de même intervalle  
Du nord et du midi les distances égale,  
De pareille grandeur bornera leur pouvoir.

Mais étant fils d'un père où tant de gloire abonde,  
Pardonnez-moi, Destins, quoi qu'ils puissent avoir,  
Vous ne leur donnez rien s'ils n'ont chacun un monde.





XXV

A MONSIEUR LE GRAND ÉCUYER DE FRANCE

1609

ODE

**A** la fin c'est trop de silence  
En si beau sujet de parler :  
Le mérite qu'on veut celer  
Souffre une injuste violence.  
Bellegarde, unique support  
Où mes vœux ont trouvé leur port,  
Que tarde ma paresse ingrate,  
Que déjà ton bruit nonpareil  
Aux bords du Tage et de l'Euphrate  
N'a vu l'un et l'autre soleil?

Les Muses hautaines et braves  
Tiennent le flatter odieux,  
Et comme parentes des Dieux  
Ne parlent jamais en esclaves ;  
Mais aussi ne sont-elles pas  
De ces beautés dont les appas  
Ne sont que rigueur et que glace,  
Et de qui le cerveau léger,  
Quelque service qu'on lui fasse,  
Ne se peut jamais obliger.





*La vertu, qui de leur étude  
Est le fruit le plus précieux,  
Sur tous les actes vicieux  
Leur fait haïr l'ingratitude ;  
Et les agréables chansons  
Par qui les doctes nourrissons  
Savent charmer les destinées,  
Récompensent un bon accueil  
De louanges que les années  
Ne mettent point dans le cercueil.*

*Les tiennes par moi publiées,  
Je le jure sur les autels,  
En la mémoire des mortels  
Ne seront jamais oubliées ;  
Et l'éternité que promet  
La montagne au double sommet,  
N'est que mensonge et que fumée,  
Ou je rendrai cet univers  
Amoureux de ta renommée,  
Autant que tu l'es de mes vers.*

*Comme en cueillant une guirlande,  
L'homme est d'autant plus travaillé,  
Que le parterre est émaillé  
D'une diversité plus grande ;  
Tant de fleurs de tant de côtés  
Faisant paroître en leurs beautés  
L'artifice de la Nature,  
Qu'il tient suspendu son desir,  
Et ne sait en cette peinture  
Ni que laisser, ni que choisir :*





*Ainsi quand, pressé de la honte  
Dont me fait rougir mon devoir,  
Je veux mon œuvre concevoir  
Qui pour toi les âges surmonte,  
Tu me tiens les sens enchantés  
De tant de rares qualités,  
Où brille un excès de lumière,  
Que plus je m'arrête à penser  
Laquelle sera la première,  
Moins je sais par où commencer.*

*Si nommer en son parentage  
Une longue suite d'aïeux  
Que la gloire a mis dans les cieux,  
Est réputé grand avantage,  
De qui n'est-il point reconnu  
Que toujours les tiens ont tenu  
Les charges les plus honorables,  
Dont le mérite et la raison,  
Quand les Destins sont favorables,  
Parent une illustre maison ?*

*Qui ne sait de quelles tempêtes  
Leur fatale main autrefois,  
Portant la foudre de nos rois,  
Des Alpes a battu les têtes ?  
Qui n'a vu dessous leurs combats  
Le Pô mettre les cornes bas ?  
Et les peuples de ses deux rives,  
Dans la frayeur ensevelis,  
Laisser leurs dépouilles captives  
A la merci des fleurs de lis ?*





*Mais de chercher aux sépultures  
Des témoignages de valeur,  
C'est à ceux qui n'ont rien du leur  
Estimable aux races futures ;  
Non pas à toi, qui revêtu  
De tous les dons que la vertu  
Peut recevoir de la Fortune,  
Connois que c'est du vrai bien,  
Et ne veux pas, comme la lune,  
Luire d'autre feu que du tien.*

*Quand le monstre infâme d'envie,  
A qui rien de l'autrui ne plaît,  
Tout lâche et perfide qu'il est,  
Jette les yeux dessus ta vie,  
Et te voit emporter le prix  
Des grands cœurs et des beaux esprits  
Dont aujourd'hui la France est pleine,  
Est-il pas contraint d'avouer  
Qu'il a lui-même de la peine  
A s'empêcher de te louer ?*

*Soit que l'honneur de la carrière  
T'appelle à monter à cheval,  
Soit qu'il se présente un rival  
Pour la lice ou pour la barrière,  
Soit que tu donnes ton loisir  
A prendre quelque autre plaisir,  
Éloigné des molles délices ;  
Qui ne sait que toute la cour,  
A regarder tes exercices,  
Comme à des théâtres accourt ?*





Quand tu passas en Italie,  
Où tu fus querir pour mon roi  
Ce joyau d'honneur et de foi,  
Dont l'Arne à la Seine s'allie ;  
Téthys ne suivit-elle pas  
Ta bonne grâce et tes appas,  
Comme un objet émerveillable,  
Et jura qu'avecque Jason  
Jamais argonaute semblable  
N'alla conquérir la toison ?

Tu menois le blond Hyméée,  
Qui devoit solennellement  
De ce fatal accouplement  
Célébrer l'heureuse journée.  
Jamais il ne fut si paré ;  
Jamais en son habit doré  
Tant de richesses n'éclatèrent ;  
Toutefois les Nymphes du lieu,  
Non sans apparence, doutèrent  
Qui de vous deux étoit le Dieu.

De combien de pareilles marques,  
Dont on ne me peut démentir,  
Ai-je de quoi te garantir  
Contre les menaces des Parques ?  
Si ce n'est qu'un si long discours  
A de trop pénibles détours ;  
Et qu'à bien dispenser les choses,  
Il faut mêler pour un guerrier  
A peu de myrte et peu de roses  
Force palme et force laurier ?





*Achille étoit haut de corsage ;  
L'or éclatoit en ses cheveux ;  
Et les dames avecque vœux  
Soupiroient après son visage ;  
Sa gloire à danser et chanter,  
Tirer de l'arc, sauter, lutter,  
A nulle autre n'étoit seconde ;  
Mais s'il n'eût rien eu de plus beau,  
Son nom, qui vole par le monde,  
Seroit-il pas dans le tombeau ?*

*S'il n'eût pas un bras homicide,  
Dont rien ne repoussoit l'effort,  
Sur Ilion vengé le tort  
Qu'avoit reçu le jeune Atride ;  
De quelque adresse qu'au giron  
Ou de Phénix, ou de Chiron,  
Il eût fait son apprentissage,  
Notre âge auroit-il aujourd'hui  
Le mémorable témoignage  
Que la Grèce a donné de lui ?*

*C'est aux magnanimes exemples  
Qui sous la bannière de Mars  
Sont faits au milieu des hasards,  
Qu'il appartient d'avoir des temples :  
Et c'est avecque ces couleurs  
Que l'histoire de nos malheurs  
Marquera si bien ta mémoire,  
Que tous les siècles à venir  
N'auront point de nuit assez noire,  
Pour en cacher le souvenir.*





*En ce long temps où les manies  
D'un nombre infini de mutins,  
Poussés de nos mauvais destins,  
Ont assouvi leurs félonies,  
Par quels faits d'armes valeureux,  
Plus que nul autre aventureux,  
N'as-tu mis ta gloire en estime?  
Et déclaré ta passion,  
Contre l'espoir illégitime  
De la rebelle ambition?*

*Tel que d'un effort difficile  
Un fleuve au travers de la mer,  
Sans que son goût devienne amer,  
Passe d'Élide en la Sicile ;  
Ses flots par moyens inconnus  
En leur douceur entretenus  
Aucun mélange ne reçoivent ;  
Et dans Syracuse arrivant  
Sont trouvés de ceux qui les boivent  
Aussi peu salés que devant :*

*Tel entre ces esprits tragiques,  
Ou plutôt démons insensés,  
Qui de nos dommages passés  
Tramoient les funestes pratiques,  
Tu ne t'es jamais diverti  
De suivre le juste parti ;  
Mais blâmant l'impure licence  
De leurs déloyales humeurs,  
As toujours aimé l'innocence,  
Et pris plaisir aux bonnes mœurs.*





Depuis que pour sauver sa terre,  
Mon roi, le plus grand des humains,  
Eut laissé partir de ses mains  
Le premier trait de son tonnerre,  
Jusqu'à la fin de ses exploits,  
Que tout eut reconnu ses lois,  
A-t-il jamais défait armée,  
Pris ville, ni forcé rempart,  
Où ta valeur accoutumée  
N'ait eu la principale part?

Soit que près de Seine et de Loire  
Il pavât les plaines de morts,  
Soit que le Rhône outre ses bords  
Lui vit faire éclater sa gloire,  
Ne l'as-tu pas toujours suivi?  
Ne l'as-tu pas toujours servi?  
Et toujours par dignes ouvrages  
Témoigné le mépris du sort  
Que sait imprimer aux courages  
Le soin de vivre après la mort?

Mais quoi? ma barque vagabonde  
Est dans les Syrtes bien avant ;  
Et le plaisir la décevant  
Toujours l'emporte au gré de l'onde.  
Bellegarde, les matelots  
Jamais ne méprisent les flots,  
Quelque phare qui leur éclaire ; -  
Je ferai mieux de relâcher,  
Et borner le soin de te plaire,  
Par la crainte de te fâcher.





*L'unique but où mon attente  
Croit avoir raison d'aspirer,  
C'est que tu veuilles m'assurer  
Que mon offrande te contente ;  
Donne-m'en d'un clin de tes yeux  
Un témoignage gracieux ;  
Et si tu la trouves petite,  
Ressouviens-toi qu'une action  
Ne peut avoir peu de mérite,  
Ayant beaucoup d'affection.*

*Ainsi de tant d'or et de soie  
Ton âge dévide son cours,  
Que tu reçoives tous les jours  
Nouvelles matières de joie ;  
Ainsi tes honneurs florissants,  
De jour en jour aillent croissants,  
Malgré la fortune contraire ;  
Et ce qui les fait trébucher,  
De toi ni de Termes ton frère  
Ne puisse jamais approcher.*

*Quand la faveur à pleines voiles,  
Toujours compagne de vos pas,  
Vous feroit devant le trépas  
Avoir le front dans les étoiles,  
Et remplir de votre grandeur  
Ce que la terre a de rondeur,  
Sans être menteur, je puis dire  
Que jamais vos prospérités  
N'iront jusques où je desire,  
Ni jusques où vous méritez.*





XXVI

SONNET

1609

**Q**UEL astre malheureux ma fortune a bâtie?  
A quelles dures lois m'a le ciel attaché,  
Que l'extrême regret ne m'ait point empêché  
De me laisser résoudre à cette départie?

Quelle sorte d'ennuis fut jamais ressentie  
Égale au déplaisir dont j'ai l'esprit touché?  
Qui jamais vit coupable expier son péché  
D'une douleur si forte, et si peu divertie?

On doute en quelle part est le funeste lieu  
Que réserve aux damnés la justice de Dieu,  
Et de beaucoup d'avis la dispute en est pleine ;

Mais sans être savant, et sans philosopher,  
Amour en soit loué, je n'en suis point en peine :  
Où Caliste n'est point, c'est là qu'est mon enfer.

XXVII

STANCES

1609

**L**AISSE-MOI, raison importune,  
Cesse d'affliger mon repos,  
En me faisant mal à propos  
Désespérer de ma fortune ;





*Tu perds temps de me secourir,  
Puisque je ne veux point guérir.*

*Si l'Amour en tout son empire,  
Au jugement des beaux esprits,  
N'a rien qui ne quitte le prix  
A celle pour qui je soupire,  
D'où vient que tu me veux ravir  
L'aise que j'ai de la servir?*

*A quelles roses ne fait honte  
De son teint la vive fraîcheur?  
Quelle neige a tant de blancheur  
Que sa gorge ne la surmonte?  
Et quelle flamme luit aux cieus  
Claire et nette comme ses yeux?*

*Soit que de ses douces merveilles  
Sa parole enchante les sens,  
Soit que sa voix de ses accents  
Frappe les cœurs par les oreilles,  
A qui ne fait-elle avouer  
Qu'on ne la peut assez louer?*

*Tout ce que d'elle on me peut dire,  
C'est que son trop chaste penser,  
Ingrat à me récompenser,  
Se moquera de mon martyre :  
Supplice qui jamais ne faut  
Aux desirs qui volent trop haut.*

*Je l'accorde, il est véritable :  
Je devois bien moins désirer ;  
Mais mon humeur est d'aspirer*





*Où la gloire est indubitable.  
Les dangers me sont des appas ;  
Un bien sans mal ne me plaît pas.*

*Je me rends donc sans résistance  
A la merci d'elle et du sort ;  
Aussi bien par la seule mort  
Se doit faire la pénitence  
D'avoir oser délibérer  
Si je la devois adorer.*

XXVIII

SONNET

1609

**I**L n'est rien de si beau comme Caliste est belle,  
C'est une œuvre où nature a fait tous ses efforts ;  
Et noire âge est ingrat qui voit tant de trésors,  
S'il n'élève à sa gloire une marque éternelle.

*La clarté de son teint n'est pas chose mortelle ;  
Le baume est dans sa bouche, et les roses dehors ;  
Sa parole et sa voix ressuscitent les morts,  
Et l'art n'égale point sa douceur naturelle.*

*La blancheur de sa gorge éblouit les regards ;  
Amour est en ses yeux, il y trempe ses dards,  
Et la fait reconnoître un miracle visible.*

*En ce nombre infini de grâces et d'appas,  
Qu'en dis-tu, ma raison ? crois-tu qu'il soit possible  
D'avoir du jugement, et ne l'adorer pas ?*





XXIX

STANCES

1609

**L**E dernier de mes jours est dessus l'horizon ;  
Celle dont mes ennuis avoient leux guérison  
S'en va porter ailleurs ses appas et ses charmes ;  
Je fais ce que je puis, l'en pensant divertir ;  
Mais tout m'est inutile, et semble que mes larmes  
Excitent sa rigueur à la faire partir.

Beaux yeux à qui le ciel, et mon consentement,  
Pour me combler de gloire, ont donné justement  
Dessus mes volontés un empire suprême,  
Que ce coup m'est sensible ; et que tout à loisir  
Je vais bien éprouver qu'un déplaisir extrême  
Est toujours à la fin d'un extrême plaisir !

Quel tragique succès ne dois-je redouter  
Du funeste voyage où vous m'allez ôter  
Pour un terme si long tant d'aimables délices,  
Puisque votre présence étant mon élément,  
Je pense être aux enfers, et souffrir leurs supplices,  
Lorsque je m'en sépare une heure seulement !

Au moins si je voyois cette fière beauté  
Préparant son départ cacher sa cruauté  
Dessous quelque tristesse, ou feinte ou véritable ;  
L'espoir, qui volontiers accompagne l'amour,  
Soulageant ma langueur, la rendroit supportable,  
Et me consoleroit jusques à son retour !





*Mais quel aveuglement me la fait desirer ?  
Avec quelle raison me puis-je figurer  
Que cette âme de roche une grâce m'octroie ?  
Et qu'ayant fait dessein de ruiner ma foi,  
Son humeur se dispose à vouloir que je croie  
Qu'elle a compassion de s'éloigner de moi ?*

*Puis étant son mérite infini comme il est,  
Dois-je pas me résoudre à tout ce qui lui plaît,  
Quelques lois qu'elle fasse, et quoi qu'il m'en advienne,  
Sans faire cette injure à mon affection  
D'appeler sa douleur au secours de la mienne,  
Et chercher mon repos en son affliction ?*

*Non, non, qu'elle s'en aille à son contentement,  
Ou dure ou pitoyable, il n'importe comment ;  
Je n'ai point d'autre vœu que ce qu'elle souhaite ;  
Et quand de mes souhaits je n'aurois jamais rien,  
Le sort en est jeté, l'entreprise en est faite,  
Je ne saurois brûler d'autre feu que du sien.*

*Je ne ressemble point à ces foibles esprits,  
Qui bientôt délivrés comme ils sont bientôt pris,  
En leur fidélité n'ont rien que du langage ;  
Toute sorte d'objets les touche également ;  
Quant à moi, je dispute avant que je m'engage,  
Mais quand je l'ai promis, j'aime éternellement.*





XXX

SONNET

1609

**B**EAUTÉ, de qui la grâce étouffe la nature,  
Il faut donc que je cède à l'injure du sort,  
Que je vous abandonne, et loin de votre port  
M'en aille au gré du vent suivre mon aventure.

Il n'est ennui si grand que celui que j'endure ;  
Et la seule raison qui m'empêche la mort,  
C'est la doute que j'ai que ce dernier effort  
Ne fût mal employé pour une âme si dure.

Caliste, où pensez-vous ? qu'avez-vous entrepris ?  
Vous résoudrez-vous point à borner ce mépris,  
Qui de ma patience indignement se joue ?

Mais, ô de mon erreur l'étrange nouveauté !  
Je vous souhaite douce, et toutefois j'avoue  
Que je dois mon salut à votre cruauté.

XXXI

SONNET

1609

**B**EAUX et grands bâtiments d'éternelle structure,  
Superbes de matière, et d'ouvrages divers,  
Où le plus digne roi qui soit en l'univers  
Aux miracles de l'art fait céder la nature ;





*Beau parc, et beaux jardins, qui dans votre clôture  
Avez toujours des fleurs, et des ombrages verts,  
Non sans quelque Démon qui défend aux hivers  
D'en effacer jamais l'agréable peinture;*

*Lieux qui donnez aux cœurs tant d'aimables desirs,  
Bois, fontaines, canaux, si parmi vos plaisirs  
Mon humeur est chagrine, et mon visage triste,*

*Ce n'est point qu'en effet vous n'ayez des appas ;  
Mais quoi que vous ayez, vous n'avez point Caliste,  
Et moi je ne vois rien quand je ne la vois pas.*

XXXII

SONNET

1609

**C**ALISTE, en cet exil j'ai l'âme si gênée  
Qu'au tourment que je souffre il n'est rien de pareil ;  
Et ne saurois ouïr ni raison ni conseil,  
Tant je suis dépité contre ma destinée.

*J'ai beau voir commencer et finir la journée,  
En quelque part des cieux que luisse le soleil,  
Si le plaisir me fuit, aussi fuit le sommeil,  
Et la douleur que j'ai n'est jamais terminée.*

*Toute la cour fait cas du séjour où je suis,  
Et pour y prendre goût, je fais ce que je puis ;  
Mais j'y deviens plus sec, plus j'y vois de verdure.*

*En ce piteux état si j'ai du réconfort,  
C'est, ô rare beauté, que vous êtes si dure,  
Qu'autant près comme loin je n'attends que la mort.*





XXXIII

SONNET

1609

**C'**EST fait, belle Caliste, il n'y faut plus penser ;  
Il se faut affranchir des lois de votre empire ;  
Leur rigueur me dégoûte, et fait que je soupire  
Que ce qui s'est passé n'est à recommencer.

Plus en vous adorant je me pense avancer,  
Plus votre cruauté, qui toujours devient pire,  
Me défend d'arriver au bonheur où j'aspire,  
Comme si vous servir étoit vous offenser.

Adieu donc, ô beauté, des beautés la merveille ;  
Il faut qu'à l'avenir ma raison me conseille,  
Et dispose mon âme à se laisser guérir.

Vous m'étiez un trésor aussi cher que la vie ;  
Mais puisque votre amour ne se peut acquérir,  
Comme j'en perds l'espoir, j'en veux perdre l'envie.

XXXIV

STANCES

1609

**D**URE contrainte de partir,  
A quoi je ne puis consentir,  
Et dont je ne m'ose défendre,





*Que ta rigueur a de pouvoir !  
Et que tu me fais bien apprendre  
Quel tyran c'est que le devoir !*

*J'aurai donc nommé ces beaux yeux  
Tant de fois mes rois et mes dieux,  
Pour aujourd'hui n'en tenir compte ?  
Et permettre qu'à l'avenir  
On leur impute cette honte  
De ne m'avoir su retenir ?*

*Ils auront donc ce déplaisir,  
Que je meure après un desir  
Où la vanité me convie ?  
Et qu'ayant juré si souvent  
D'être auprès d'eux toute ma vie,  
Mes serments s'en aillent au vent ?*

*Vraiment je puis bien avouer  
Que j'avois tort de me louer  
Par-dessus le reste des hommes ;  
Je n'ai point d'autre qualité  
Que celle du siècle où nous sommes,  
La fraude, et l'infidélité.*

*Mais à quoi tendent ces discours,  
O beauté qui de mes amours  
Êtes le port et le naufrage ?  
Ce que je dis contre ma foi,  
N'est-ce pas un vrai témoignage  
Que je suis déjà hors de moi ?*

*Votre esprit, de qui la beauté  
Dans la plus sombre obscurité*





*Se fait une insensible voie,  
Ne vous laisse pas ignorer  
Que c'est le comble de ma joie  
Que l'honneur de vous adorer.*

*Mais pourrois-je n'obéir pas  
Au Destin, de qui le compas  
Marque à chacun son aventure,  
Puisqu'en leur propre adversité  
Les Dieux tout-puissants de nature  
Cèdent à la nécessité?*

*Pour le moins j'ai ce réconfort,  
Que les derniers traits de la mort  
Sont peints en mon visage blême,  
Et font voir assez clair à tous,  
Que c'est m'arracher à moi-même  
Que de me séparer de vous.*

*Un lâche espoir de revenir  
Tâche en vain de m'entretenir ;  
Ce qu'il me propose m'irrite ;  
Et mes vœux n'auront point de lieu,  
Si par le trépas je n'évite  
La douleur de vous dire adieu.*





XXXV

BALLET DE MADAME

1609

DE PETITES NYMPHES QUI MÈNENT L'AMOUR PRISONNIER  
AU ROI

**A** la fin tant d'amants dont les âmes blessées  
Languissent nuit et jour,  
Verront sur leur auteur leurs peines renversées,  
Et seront consolés aux dépens de l'Amour.

Ce public ennemi, cette peste du monde,  
Que l'erreur des humains  
Fait le maître absolu de la terre et de l'onde,  
Se trouve à la merci de nos petites mains.

Nous le vous amenons dépouillé de ses armes,  
O Roi, l'astre des rois;  
Quittez votre bonté, moquez-vous de ses larmes,  
Et lui faites sentir la rigueur de vos lois.

Commandez que sans grâce on lui fasse justice;  
Il sera malaisé  
Que sa vaine éloquence ait assez d'artifice  
Pour démentir les faits dont il est accusé.

Jamais ses passions, par qui chacun soupire,  
Ne nous ont fait d'ennui;  
Mais c'est un bruit commun que dans tout votre empire  
Il n'est point de malheur qui ne vienne de lui.





Mars, qui met sa louange à désertter la terre  
Par des meurtres épais,  
N'a rien de si tragique aux fureurs de la guerre,  
Comme ce déloyal aux douceurs de la paix.

Mais sans qu'il soit besoin d'en parler davantage,  
Votre seule valeur,  
Qui de son impudence a ressenti l'outrage,  
Vous fournit-elle pas une juste douleur?

Ne mêlez rien de lâche à vos hautes pensées;  
Et par quelques appas  
Qu'il demande merci de ses fautes passées,  
Imitez son exemple à ne pardonner pas.

L'ombre de vos lauriers admirés de l'envie  
Fait l'Europe trembler;  
Attachez bien ce monstre, ou le privez de vie,  
Vous n'aurez jamais rien qui vous puisse troubler.

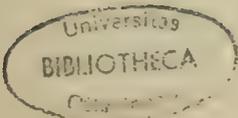


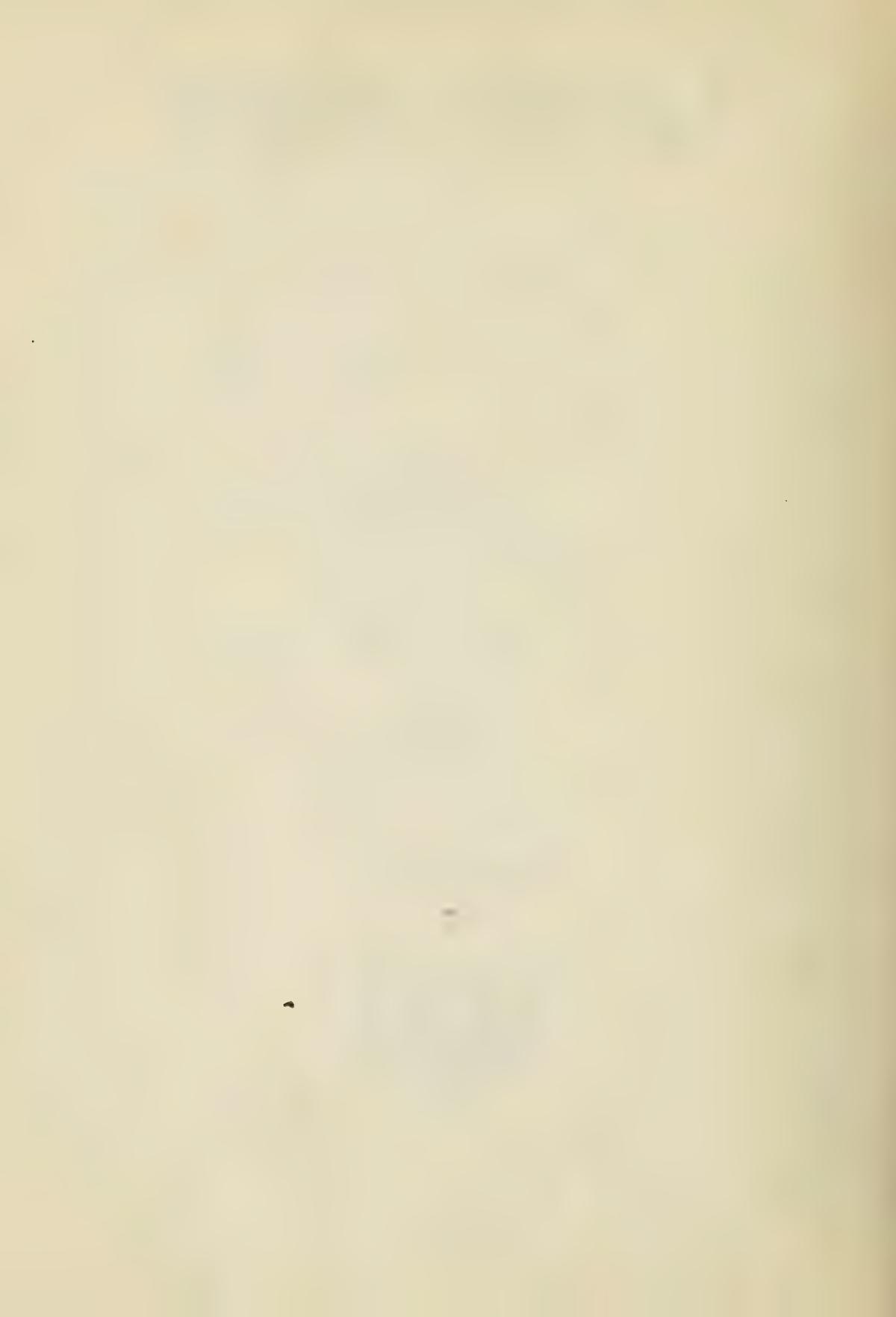


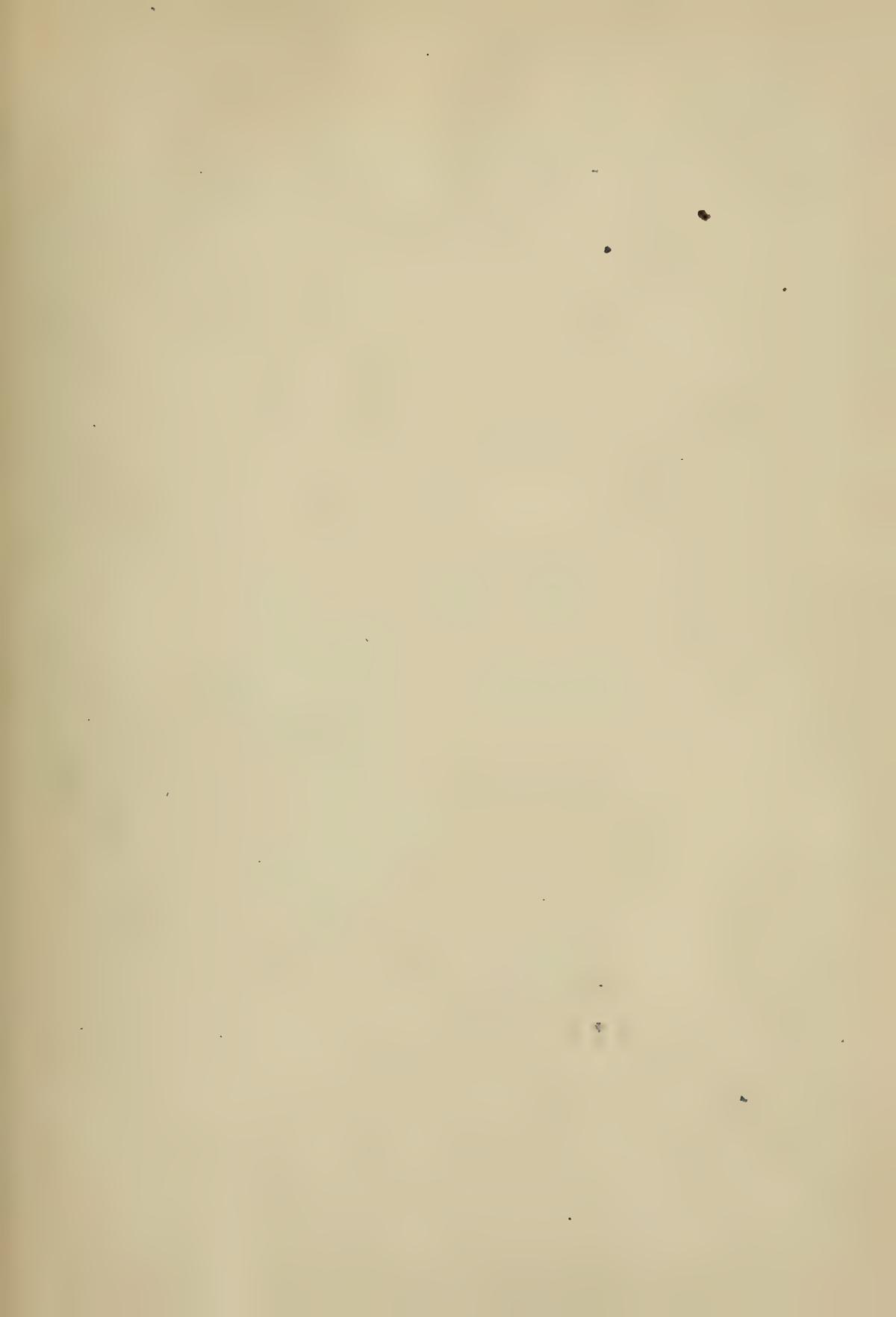
CETTE ÉDITION  
TOME PREMIER DES POÉSIES  
DE MALHERBE, ORNÉE PAR ANDRÉ  
HOFER, A ÉTÉ ACHEVÉE D'IMPRIMER PAR  
DARANTIERE DE DIJON LE 15 OC-  
TOBRE 1922 ; ELLE COMPREND CENT  
CINQUANTE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS  
SAVOIR : DIX EXEMPLAIRES SUR  
VIEUX JAPON MARQUÉS DE 1  
A 10 ; CENT-QUARANTE EXEM-  
PLAIRES SUR PAPIER D'AUVERGNE  
NUMÉROTÉS DE 11 A 150.  
IL A ÉTÉ TIRÉ EN  
OUTRE DIX EXEM-  
PLAIRES SUR VERGÉ  
DE VAN GELDER  
MARQUÉS DE  
A A J ET RÉSERVÉS  
AUX MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ  
LITTÉRAIRE DE FRANCE.

EXEMPLAIRE NUMÉRO

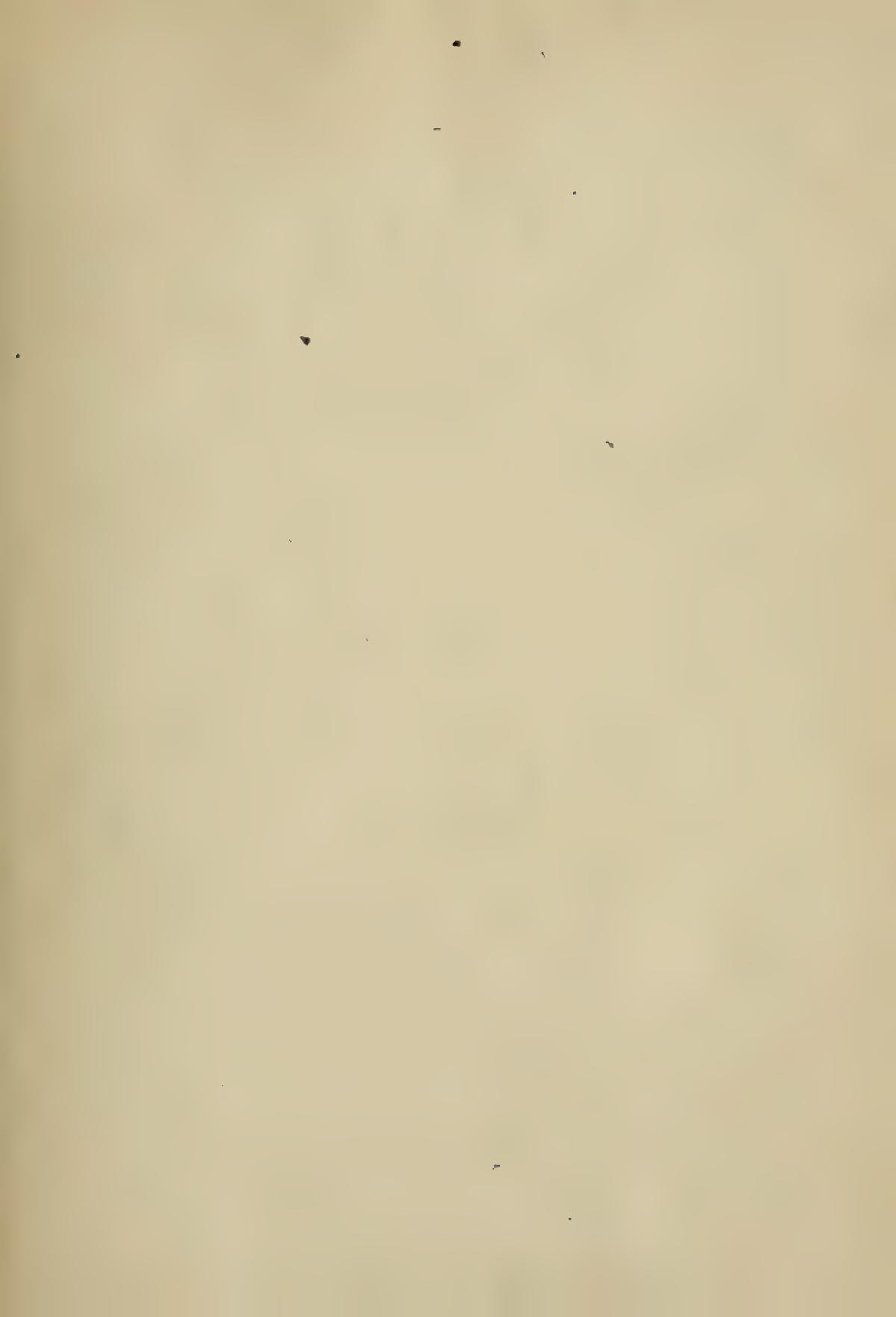
142



















CE PQ 1819  
.A6 1922 V1  
C00 MALHERBE, FR POESIES CO  
ACC# 1388823

